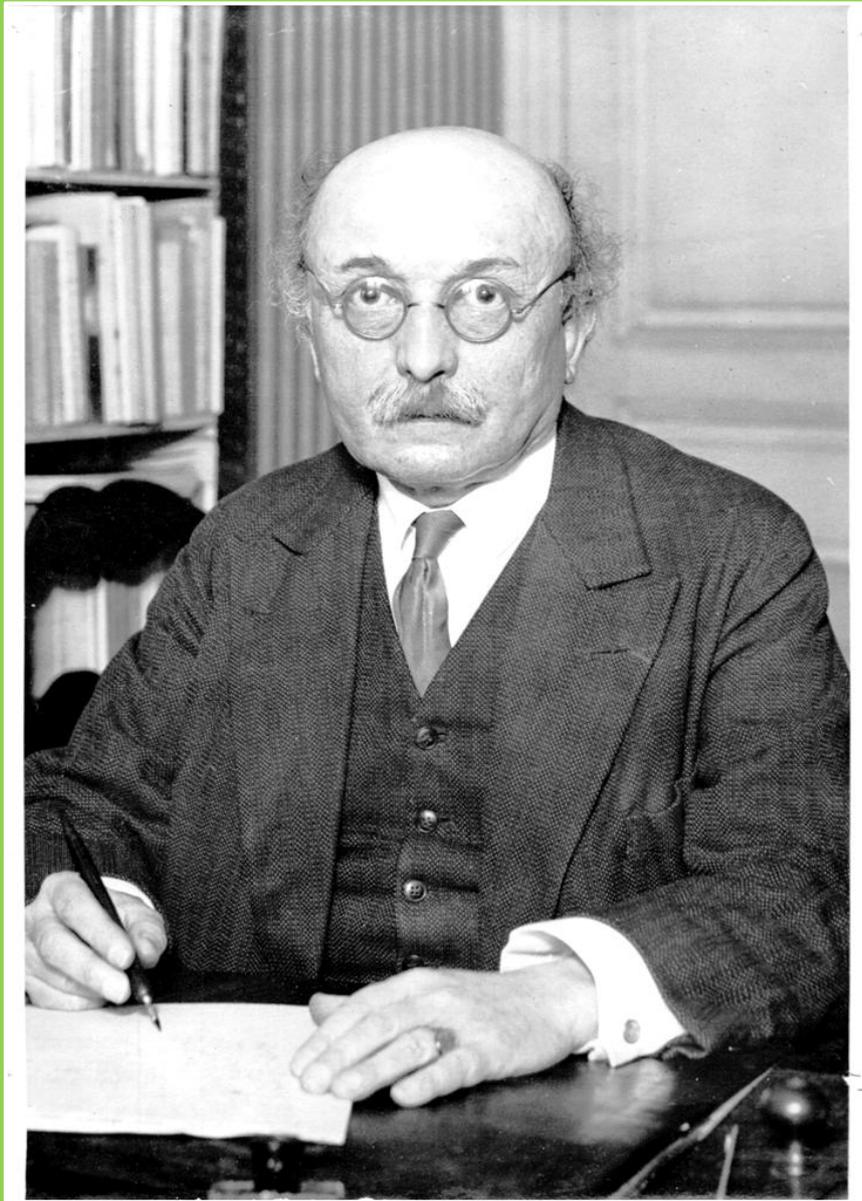


*Lettres adressées
par divers correspondants
entre 1905 et 1955*

à

Jean ROYÈRE

[1871-1956]



Lettres
de

Aman-Jean, Lucio d'Ambra, Edgar Baes, Willy Benedictus, Jean-Marc Bernard, Mme Edmond Blanguernon, Jules Bois, Berthe Bolsée, Émile Boutroux, Roy Breunig, Eugène Brioux, Auguste Brunet, Gabriel Brunet, Blanche Büsser, F. Candy, Charles-Adolphe Cantacuzène, Maurice Canu-Tassilly, Jean Carrère, Mme Thierry Cazes, René Chalupt, Élise Champagne, Eugène Chatot, France Chave, André Chevrillon, Jean-Jacques Chrétiennot, Henry Church, Charles Corm, Charles Cousin, Jacques Crépet, Franz Custot, Pierre Custot, Henri Dalby, Émile Dantinne, Marie Dauguet, Carlos Deambrosio Martins, Léon Deffoux, Roger Desaise, André Devaux, Pierre Devoluy, François Drujon, Jean-Paul Dubray, André du Fresnois, Alexandre Embiricos, Oreste Ferrara, Désiré Ferry, Caroline Franklin-Grout, Anne Fontaine, Gabriel Fournier, Jean Francis-Bœuf, Yves Gandon, Raoul Gaubert Saint-Martial, Jules de Gaultier, George-Day, Louis de Gonzague-Frick, René Gouère, Élisabeth de Gramont (Duchesse de Clermont-Tonnerre), Charles-André Grouas, Georges Guérin, Gaston Guillot, Jacques Gustily Krafft, Edmond Haraucourt, Léon Hennique, Édouard Henriot, Paul Jamati, Louis Jarty, François Jean-Desthieux, Mme Pierre Jouhannaud, Auguste-Armand de La Force, Robert de La Vaissière, Gustave Lanson, Fernand Laplaud, Maurice Le Blond, Ary Leblond, Yves-Gérard Le Dantec, André Lefebvre, Jean Lelong, Emmanuel Lochac, Malcolm McLaren, Xavier de Magallon, Helen Mai, Louis Mandin, Pierre Meylan, Victor Michel, Mathilde Monnier, Alfred Mortier, Pol Neveux, Claude Odilé, Georges Périn, Yvonne de Pfeffel, Gaston Picard, Clovis Piérard, Jean de Pierrefeu, Edmond Pilon, Severo Portela, Marcel Prévost, Paul Prist, Michel Puy, Jules Rais, Marcel Ray, Solomon Alhadeff Rhodes, Alda Rizzi, Claude Roger-Marx, Rachel Sadia Lévy, J. Schil, Paul Souchon, Paul Souday, Edmond Soufflet, Robert de Souza, Fortunat Strowski, André Suarès, Daniel Thaly, Charles Tillac, Léon Tonnelier, Charles Tricou, Édith-Aimée Vieil-Noë, Pierre Vierge, Charles Vildrac, Gabriel Volland...

Jean Royère
un protagoniste oublié de la République des lettres

Elle est bien cruelle, l'histoire de la littérature, qui taille à grands coups de serpe dans la mémoire collective pour y frayer un chemin rectiligne et en pente douce. Nul doute qu'un randonneur curieux, arpentant ce facile chemin le menant de la fin du XIX^e siècle aux premières années de l'après seconde guerre mondiale, n'y trouverait, rythmant sa marche, que des balises déjà connues et rassurantes, car les chemins de la modernité sont de bitume. Aussi lui faudrait-il faire un bien grand pas de côté pour découvrir, recouverte par l'oublieuse végétation, la stèle couchée où ne se lit plus que difficilement le nom de Jean Royère.

Jean Royère fut pourtant un incontournable animateur de la vie littéraire et intellectuelle entre 1905 et la fin des années 1930. Le poète, héritier de Mallarmé, avait publié son premier recueil l'année même où mourut le maître de la rue de Rome. Bien qu'il reniât cet essai de jeunesse, c'était incontestablement un signe pour celui dont la poésie devait être « *obscur* comme un lis ». Les *Eurythmies* qui composèrent le volume suivant (1904) exhibaient sans pudeur la filiation : « *Le Poète avoue volontiers qu'une collaboration décente avec Stéphane Mallarmé [...] l'induisit à prolonger au-delà de l'œuvre choisie le jeu émouvant de sa lecture en combinant – parée d'une grâce neuve et sans plus se souvenir de l'aurore que s'il se fût évadé en un midi supra terrestre – une Poésie qui contraignît le lisant à autant d'initiative que l'Écrivain, l'arrachant à cette route royale du verbe qui se déroule fertile et plate dans l'unanime majesté du paysage... »*

Probablement Mallarmé fut-il le sésame qui ouvrit à Royère les portes des milieux littéraires, lui permettant de rencontrer René Ghil et de convaincre ce dernier de relancer les *Écrits pour l'art* sous sa direction. La revue ne vécut qu'une année (du 15 mars 1905 au 15 février 1906), mais l'expérience suffit à Royère pour comprendre que la littérature se faisait là, dans ces laboratoires périodiques, et qu'il était fait pour fonder et animer des revues.

La Phalange naquit cinq mois à peine après que les *Écrits pour l'art* eurent disparu. Elle dura bien plus longtemps, huit années, et réussit à s'imposer comme une des revues littéraires les plus importantes de cette époque, aux côtés du *Mercur* de France et de *Vers et Prose*. L'intelligence de Royère fut de ne pas en faire l'organe d'une école néo-symboliste dont il pouvait apparaître comme le théoricien, mais de l'ouvrir à tous les vents poétiques pourvu qu'ils entraînent dans leur souffle des talents, confirmés et nouveaux. La liste serait longue à dresser des collaborateurs de *La Phalange*, mais les listes ont leur beauté, alors cédon au plaisir de citer quelques noms, pêle-mêle : Paul Adam, Guillaume Apollinaire, Maurice Barrès, Léon Bloy, Jean

de Bosschère, André Breton, Ricciotto Canudo, Francis Carco, Paul Claudel, Tristan Derème, Georges Duhamel, Léon-Paul Fargue, Paul Fort, Louis de Gonzague-Frick, Henri Ghéon, René Ghil, André Gide, Mécislas Golberg, Remy de Gourmont, Max Jacob, Edmond Jaloux, Francis Jammes, Alfred Jarry, Gustave Kahn, Valery Larbaud, Stuart Merrill, Francis de Miomandre, John-Antoine Nau, Comtesse de Noailles, Julien Ochsé, Louis Pergaud, Henri de Régnier, Jules Romains, Han Ryner, André Salmon, André Spire, Laurent Tailhade, Albert Thibaudet, Émile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, etc.

Éclectique, *La Phalange* le fut incontestablement. Aussi donne-t-elle un assez juste aperçu de l'ébullition littéraire de l'époque, accueillant dans ses pages, des représentants de toutes les tendances et quelques-uns des poètes qui orienteront bientôt l'avenir. Mais *La Phalange*, ce fut également et surtout un groupement d'écrivains, certes divers, mais que la personnalité du directeur parvenait à fédérer. Ce dernier, sans doute, n'avait pas suffisamment l'âme d'un prosélyte pour épurer la ligne éditoriale de la revue et résister à la progression de la toute jeune et plus combattive *Nouvelle revue française*, puis à la guerre qui allait éclater.

Le conflit mondial atténua l'influence de Royère, mais ne l'étouffa pas. Il continua de publier poèmes et articles, et lança, avec Charles Tillac et André Mora, une nouvelle revue : *Plume au vent* (1922) qui n'eut que quatre numéros. Puis *La Phalange* ressuscita une première fois, en 1924, sous la forme d'une collection, toujours sous sa direction, chez l'éditeur Albert Messein. Fidèle dans ses amitiés et dans ses admirations, Royère y édita des ouvrages des collaborateurs de la revue : *Dieu* de Paul Adam, *Poèmes triviaux et mystiques* de Nau, *Le litre et l'amphore* de Jean Florence, *Ce vice impuni, la lecture* de Larbaud, *Il y a* de Guillaume Apollinaire, *Labyrinthes* de Robert de la Vaissière (Claudien), *Prose et vers* de Stuart Merrill, *Les images de Grèce* d'Albert Thibaudet, *L'aurore du soir* de Louis Mandin, etc. Et, fidèle à son esprit d'ouverture, des recueils de poètes nouveaux : Emmanuel Lochac, André Mora, Armand Godoy, etc. C'est dans la collection de « La Phalange » que Jean Royère publia aussi l'essentiel de son œuvre développant la théorie du Musicisme.

Puis vinrent *Le Manuscrit autographe* (1926-1933), la luxueuse revue éditée par Blaizot, qui contribua à faire monter la cote des manuscrits anciens et modernes, et *L'Esprit français* (1929-1933), d'abord journal littéraire puis revue. Puis vint la nouvelle *Phalange* (1935-1939), qui fit le mauvais choix idéologique, pour résister contre la double influence communiste et nazie, d'une alliance latine et méditerranéenne « France – Italie – Espagne ». Puis vinrent la guerre et l'après-guerre, et le temps de l'oubli.

Les 200 lettres, répertoriées dans ce catalogue, ne sont bien évidemment qu'un mince échantillon de la correspondance reçue par Jean Royère tout au long de sa carrière. On regrettera sans doute de ne trouver, parmi les 125 correspondants, que trop peu d'écrivains de premier plan : ni Apollinaire, ni Breton, ni Claudel, ni Jammes, ni Larbaud, ni John-Antoine Nau, ni Saint-Pol-Roux, ni Valéry. Néanmoins, cette correspondance – qu'on qualifiera peut-être de mineure – échelonnée entre 1905 et 1955, des *Écrits pour l'art* à la veille de la mort de Royère, en passant par toutes les étapes décisives de sa carrière littéraire, permet-elle de retracer les grandes lignes de son parcours et de rappeler l'influence non négligeable qu'il exerça, durant près de quarante ans, dans la République des lettres. Aussi espérons-nous que ce catalogue contribuera à mieux faire connaître le poète Jean Royère dont Guillaume Apollinaire disait : « *On croyait autrefois que les yeux de la chatte croissaient avec la lune et diminuaient avec elle ; de même les facultés poétiques se trouvent toujours au niveau des passions du poète. Celles de Jean Royère ne dépassent pas sa destinée. Dans une masse d'or pur, sur le bord du chemin le moins passant, il a modelé son art d'après elles.* »

M. L.

Bibliographie des œuvres de Jean Royère

Exil doré, Paris, Léon Vanier, 1898.

Eurythmies, Paris, Léon Vanier (A. Messein, Succ^r), 1904.

Sœur de Narcisse nue, Paris, Édition de La Phalange, 1907.

Par la lumière peints..., Paris, Éditions Georges Crès, 1919.

La poésie de Stéphane Mallarmé, Paris, Émile-Paul frères, sd [1919].

Quiétude, Paris, Émile-Paul frères, 1923.

Poésies (Eurythmies, Sœur de Narcisse nue, Par la lumière peints..., Quiétude), Amiens, Edgar Malfère, Bibliothèque du Hérisson, 1924.

Clartés sur la poésie, Paris, Albert Messein, coll. « La Phalange », 1925.

Les Trois [Albert Lantoin, Robert Randau, Jean Royère], *L'initiation de Reine Dermine*, Paris, Eugène Fasquelle, Bibliothèque-Charpentier, 1925.

Baudelaire mystique de l'Amour (Étude suivie d'une classification nouvelle), Paris, chez Édouard Champion, 1927.

Mallarmé, précédé d'une lettre à Jean Royère, par Paul Valéry, Paris, Simon Kra, 1927.

Poèmes d'amour de Baudelaire. Le génie mystique. Avec des documents nouveaux, Paris, Albin-Michel, 1927.

Ô Quêteuse, voici !, Paris, Simon Kra, 1928.

Le Musicisme (Boileau – La Fontaine – Baudelaire), Paris, Albert Messein, coll. « La Phalange », 1929.

Denise, poèmes, bois dessinés et gravés par Jean-Paul Dubray, Paris, Marcel Seheur, 1931.

Mallarmé, précédé d'une lettre sur Mallarmé de Paul Valéry, Paris, Albert Messein, coll. « La Phalange », 1931.

Frontons (première série), Paris, Éditions Seheur, coll. « Masques et Idées », 1932.

Le Musicisme sculptural (Madame Archer Milton Huntington), Paris, Albert Messein, coll. « La Phalange », 1933.

El Musicismo scultural, traduction espagnole de Carlos Deambrosis Martins, Madrid, Aguilar, 1933.

Il Musicismo scultorio, traduction italienne de Mme Alda Rizzi, Paris, Albert Messein, 1934.

Le Musicisme sculptural, nouvelle édition augmentée d'un chapitre préliminaire, Paris, Albert Messein, coll. « La Phalange », 1933.

Le point de vue de Sirius, Paris, Albert Messein, coll. « La Phalange », 1935.

Orchestration, Paris, Albert Messein, coll. « La Phalange », 1936.

Pérennité de Ronsard et les Marginales de Ronsard par Charles-André Grouas, [extrait de la revue *Quo Vadis*], Aurillac, Impr. du Cantal, 1952.

En Avignon, Paris, Éditions du Clown Lyrique, 2008.

Jean Royère & André Gide, « *Votre affectueuse insistance* » : *Lettres (1907-1934)*, réunies, annotées et présentées par Vincent Gogibu, Paris, Éditions du Clown Lyrique, 2008.

AMAN-JEAN Edmond (1858-1936). L.A.S. (Avril 1910. 2 pages. – 11 x 17 cm).

Le peintre accuse réception de *La Phalange* « avec un retard de la poste » et s'excuse de ne lui écrire que si tard, ajoutant qu'il « conserve le meilleur souvenir de [leur] soirée du Café Cardinal » où avait eu lieu, le 15 mars précédent, le troisième banquet de *La Phalange* présidé par Aman-Jean. Ce dernier fit, à cette occasion, un discours reproduit dans le n° 45 de la revue (20 mars 1910).

Sur le quatrième plat de la lettre, laissé libre par le peintre (feuille pliée en deux), Royère a noté de mystérieuses opérations.

60 €

AMBRA Lucio d' (1879-1939). L.A.S. (Toscane, 15 août 1936. 2 pages. – 17,7 x 27,3 cm).

L'écrivain et scénariste italien se dit sensible aux éloges de Royère sur sa « Place d'Espagne », article qui devait paraître dans *La Phalange* (n^{lle} série), n° 9-10, consacré à Rome, 15 août – 15 septembre 1936. D'Ambra séjourne dans les montagnes toscanes où il travaille à son « nouveau roman, *Conversazioni di mezzanotte, et à la comédie [qu'il donne] sur Mazarin, [au] très grand [Ruggero] Ruggeri.* » : « Vous êtes bien généreux pour moi et je regrette que mes ouvrages, qui [...] ne sont pas traduits en français (malgré que je sois officier de la Légion d'honneur pour services littéraires rendus à la France en Italie et cela sur la demande de 26 membres de l'Académie française !) ne puissent m'approcher encore davantage, et fraternellement, à votre exquise sensibilité. » Il connaissait son œuvre, puisque, en 1927-1931, il lisait ses écrits, en compagnie de son fils, alors Consul d'Italie à Cannes, décédé depuis, « dans Le Manuscrit autographe dont [s]on pauvre Diego, lettré et diplomate de grande allure, avait l'admirable collection ». L'Italien est persuadé qu'une « amitié personnelle » commence, « après l'amitié littéraire » et espère le rencontrer prochainement, à Paris ou à Rome. Il interroge Royère sur la date de parution du numéro de *La Phalange* et le prie de le lui envoyer à sa prochaine adresse. Ludio d'Ambra continuera de collaborer à *La Phalange*.

30 €

BAES Edgar (1837-1909). 3 L.A.S. (Ostende, 18 septembre 1905. 4 pages. – 13,4 x 21 cm ; Ixelles, 19 octobre 1905. 4 pages. – 13,6 x 21 cm ; Carte postale. Ixelles, 13 décembre 1907. 1 page. – 9 x 14 cm).

Belle et intéressante correspondance adressée par le peintre et critique d'art, Edgar Baes, alors collaborateur des *Écrits pour l'art*, à Jean Royère, rédacteur en chef de la revue.

28 septembre 1905. Il reçoit le n° 4 (15 juin 1905) de la revue et complimente Royère pour son article : « Vous avez l'art de faire jaillir les idées par la condensation de votre très belle étude esthétique [*« Esthétique métaphysique : la beauté formelle »*]. Les principes que vous établissez avec tant d'autorité sont d'ailleurs telle-

ment en harmonie avec tout l'ensemble de mes méditations de nombre d'années, que je me prends à craindre de devoir parfois vous répéter. [...] Je le répète, c'est très beau et à mon sens, c'est parfait, irréprochable ! » Il a été touché par le compte rendu que René Ghil a fait de son livre, *Le génie décoratif chez les peuples anciens*, dans le n° 6 des *Écrits pour l'art* : « c'est un compte rendu d'ami dévoué qui, de sa part, est de nature à m'honorer extrêmement. » Il restera à Ostende jusqu'au 25 courant, « ne pouvant [s]e détacher de cette mer qui est pour [lui] une mère, tant elle [lui] est lénitive et reconstituante ». Baes se plaint de la poste belge qui égare le courrier : « Le percepteur m'a dit qu'il possédait en ce moment 1800 cartes illustrées en souffrance pour vice d'adresse ou refus de surtaxe. » Il envoie à Royère « deux pages nouvelles, en attendant les mois d'hiver et de réflexion qui [lui] apporteront peut-être, en communion avec [ses] pensées, de bonnes inspirations. »

19 octobre 1905. Baes accuse réception du n° 8 de la revue et le commente : « Quand je lis l'Introduction et l'article esthétique de René Ghil [« Ouverture du Vœu de Vivre »], et votre sphynghienne Face de Songe, si grandiosement crépusculaire, j'ai vraiment un remords de n'avoir point vêtu mes pensées de quelques draperies dignes d'un pareil voisinage. » Il souhaiterait avoir l'adresse de Tancrède de Visan qui « vient de publier dans une Jeune Revue d'ici la Préface de son livre sur les Symbolistes ». Il va rédiger un article pour répondre à la charge qu'un écrivain vient de lancer contre l'instrumentation verbale et le vers libre : « En somme, je vois avec plaisir que le transformisme (selon l'expression du baron Van Beneden, à propos de la littérature nouvelle) commence à préoccuper sérieusement les traditionnels et à conquérir le droit de cité, et je pense que les *Écrits pour l'art* y seront certes pour quelque chose, grâce à vous. »

13 décembre 1907. « Ouvrant les yeux au large pour la première fois depuis le désagréable accident qui m'oblige depuis près d'un mois à lotionner mes paupières des liquides les plus saugrenus, je trouve la Phalange et un superbe et bienveillant article qui me fait plus de bien que le plus savant collyre. » Royère avait rendu compte de *Couronne de givre*, recueil de vers de Baes, dans le n° 17 de *La Phalange* (15 novembre 1907). Il remercie « l'auteur de Sœur de Narcisse nue » pour sa recension.

120 €

BENEDICTUS Willy (18xx-1927). Carte postale autographe [représentant l'Hôtel des Invalides]. (Paris, 11 mars 1918. Adressée à M. Jean Royère, rédacteur à la Mairie de la Place Voltaire (Paris). 8 lignes. – 9 x 14 cm).

Malade, l'écrivain belge et anarchiste qui occupe un lit de l'hôpital Albert I^{er} (Paris 4^e) écrit à Royère la grande joie qu'il aurait de le voir et espère une visite prochaine.

15 €

BERNARD Jean-Marc (1881-1915). L.A.S. (Saint Rambert d'Albon, 10 juin 1907. 1 page. – 10,6 x 16,3 cm).

Le jeune poète annonce à Royère qu'il a « *quitté la librairie* » pour s'« *installer auprès de [s]a mère* » et qu'il se chargera « *de faire connaître La Phalange à Valence* ». Il loue le dernier numéro de la revue « *superbement composé* », et lui envoie quelques autres vers. Royère avait déjà publié « *Moïse* » de Bernard dans le n° 9 du 15 mars 1907 et fera paraître « *Consolation* » dans le n° 13 (15 juillet 1907). Il faut noter que Jean-Marc Bernard, qui sera parmi les fondateurs de la petite revue royaliste *Les Guêpes*, en 1909, fera de Jean Royère et de sa *Phalange* ses cibles préférées.

30 €

[BLANGUERNON Edmond (1876-1928)]. L.A.S. de sa femme. (Chamalières [Villa St Antoine, chemin du Coudert], 23 mars 1928. 3 pages. – 12,5 x 17 cm).

La veuve de Blanguernon, mort le 16 mars, écrit à Royère pour lui dire « *que l'exemplaire du Manuscrit Autographe a été une des dernières joies de [s]on mari. Cet exemplaire était encore sur sa table de chevet lorsqu'il est mort.* » La luxueuse revue de Royère avait en effet publié dans la partie typographique de son n° 13 (janvier-février 1928) quatre poèmes de Blanguernon. « *Il parlait en souriant des premiers cent francs que lui ont rapportés ses vers* », ajoute son épouse, mais « *il avait encore plus de joie de les voir si bien présentés* ». Elle a retrouvé dans l'exemplaire « *le dernier manuscrit de [s]on mari, "Prière de malade" en vers latins* » et croit que c'est à Royère « *pour le prochain Manuscrit Autographe [qu'elle confiera] cette relique* » ; elle souhaite néanmoins, avant de le lui adresser, consulter sur ce point « *son grand ami, Monsieur [Georges] Normandy* ».

30 €

BOIS Jules (1868-1943). L.A.S. (Paris, 18 B^d Émile Augier (XVI). Ce samedi [octobre-novembre 1906]. 1 page. – 11,5 x 17,5 cm).

L'auteur félicite Royère pour « *la belle ordonnance de La Phalange* », le remercie de lui en faire le service et lui adresse « *pour [sa] revue un poème inédit extrait d'un prochain volume de vers* », probablement « *Le Soir angoissé* » qui paraîtra dans le n° 5 de *La Phalange* (15 novembre 1906). Bois demande à Royère de « *transmettre [s]es amicaux souvenirs au prince Ghika* ».

25 €

BOLSÉE Berthe (1905-1983). L.A.S. (Vaux sous Chèvremont, 15 février 1954. 2 pages. – 14,6 x 21,1 cm).

La prolifique poétesse belge, fondatrice et directrice de la revue *Carrefour*, répond à la « *longue bonne lettre* » que le « *cher poète* » lui a écrite, peut-être après l'envoi d'un de ses ouvrages [*Chants des bénédictions pour un poète maudit*] : « *J'y ai retrouvé la Musique du vers. Non point le mien, mais du verlainien si flexible et ductile ! Non, je ne fais point le procès du cher Lélian... Je reprends l'appellation qu'il se donna comme à quelques autres malmenés par le Destin ! Verlaine constitue*

l'une de vos richesses. Avec Villon, avec du Bellay (qui ne me semble point à moi un petit maître). »

15 €

BOU Troux Émile (1845-1921). L.A.S. (En-tête : « Grand-Hôtel Belvédère, Wengen / Oberland bernois (Suisse) », 22 août 1911. 1 page. – 13,5 x 21 cm).

Il s'excuse de ne pouvoir à l'heure actuelle, en raison de soucis de santé, répondre à son « *aimable insistance* », et espère qu'une fois rétabli il aura l'occasion « *d'exprimer ses idées sur [les] études classiques* ». Dans le numéro de mai 1911 de *La Phalange*, Royère avait ouvert une enquête sur « la question du latin » ; l'enquête se poursuivra tout l'été ; chaque livraison s'ouvrant sur un article d'universitaire (Gustave Lanson, Ferdinand Brunot, etc.). Le professeur de philosophie à la Sorbonne, qui eut pour élèves Bergson et Durkheim, n'apparaîtra finalement pas au sommaire de la revue.

15 €

BREUNIG Roy (1xxx-19xx). L.A.S. (Paris, 21 mai 1951. 1 page. – 18,3 x 26,4 cm).

« En congé de l'Université de Harvard », l'universitaire américain qui se « *trouve à Paris pour quelque temps [...] prépare un ouvrage sur les Alcools de Guillaume Apollinaire* » et souhaite obtenir un rendez-vous avec Royère afin de l'entretenir au sujet de ses recherches.

15 €

BRIEUX Eugène (1858-1932). L.A.S. (Nice, 10 décembre 1931. 1 page. – 13,5 x 18 cm).

Le dramaturge félicite son « *cher confrère* » « *pour l'attribution si méritée [du prix Lasserre] qui vient de [lui] être faite* » : « *Nul n'en était plus digne, et vous méritez mieux.* » Brieux profite de l'occasion pour demander à Royère, associé en tant que directeur du *Manuscrit autographe* à Auguste Blaizot, à qui il pourrait s'adressait pour acheter un autographe de Danton qu'il voudrait offrir à son « *ami Louis Bar-thou, pour ses étrennes* ».

20 €

BRUNET Auguste (1878-1957). 2 L.A.S. (Toulon, 20 mai 1950. 2 pages.– 14 x 18 cm ; Toulon, 18 juin 1950. 1 page. + un poème autographe – 21 x 27 cm).

20 mai 1950. L'homme politique, longtemps député de la Réunion, se souvient avec nostalgie, « *en mettant de l'ordre dans de vieux papiers dont [il] étai[t] séparé depuis dix ans* », de ses essais poétiques qui donnèrent naissance au mince re-

cueil, *Exils dorés des îles*, publié aux éditions de La Connaissance en 1920 : « J'ai retrouvé une petite pièce de vers que je vous avais dédiée au lendemain du jour où j'avais reçu votre belle lettre me donnant vos sentiments de poète sur la plaquette "*Exils dorés des îles*" (tirée à 150 exemplaires) à laquelle vous aviez bien voulu prendre un indulgent intérêt. » Il répare l'oubli causé par « des départs au loin, des responsabilités d'administration et de mandat » en lui adressant enfin son poème, et se permet de lui en communiquer un autre « dédié au cher Henry J.-M. Levey (qui tenait beaucoup à cette orthographe de son nom où il avait mis "une nuance de dépaysement" » : « Pourquoi la petite édition de ses poèmes donnée par Léon-Paul Lafargue (sic) et Valery Larbaud ne l'a-t-elle pas conservée ? » Il a retrouvé en même temps que ses vieux papiers, « des mots exquis de René Ghil et, dans une livraison du "*Manuscrit autographe*" le magnifique "*discours sur l'Afrique*" de Victor Hugo ». Ce dernier texte parut dans le n° 41 (janvier-février-mars 1933) de la revue.

18 juin 1950. Il s'excuse de ne pouvoir envoyer à Royère, qui lui avait demandé de le lui prêter, « l'exemplaire [qu'il] possède encore d'*Exils dorés des îles* », « mais il est actuellement entre les mains d'une nièce » : « Je m'en veux presque maintenant d'avoir fait tirer cette plaquette à 150 exemplaires ! Des amis ont insisté pour que j'en donne une nouvelle édition, mais j'ai toujours hésité à rompre le sceau de "*l'intime enchantement*" comme disait Léon Dierx. La petite pièce qui vous est dédiée y prendrait naturellement place... » En attendant de pouvoir lui envoyer le recueil, il lui remet sous les yeux « un petit poème [qu'il paraissait] avoir goûté, – pour [le] remettre dans l'atmosphère de l'œuvre – ou du chant ». Brunet a recopié un poème du recueil, qu'il joint à la lettre :

*Vous dirai-je : "mon cœur !" ou bien vous nommerai-je
Du cher nom d'autrefois tiède comme un verger !
Le sud mystérieux chante, et toute une neige
De mai pâle a croulé sur votre front léger.*

*Quel parfum reconnu m'attendra sur la porte ?
Est-ce votre fragrance, ô champac irrité,
Ou cette odeur de nuit chaude, émouvante et forte,
Des roses de Mélinde épuisant leur beauté ?*

*Fermez mes yeux cruels sous vos sages mains lisses.
Rien n'existe du monde au-delà de nos pleurs...
Je ne veux plus savoir quels vols d'azur pâlisent
Dans le long soir refait de nos anciens bonheurs.*

50 €

BRUNET Gabriel (1889-1964). L.A.S. (Paris, 5 mai 1935. 2 pages. – 20,7 x 13,3 cm).

Le disciple de René Ghil remercie Royère pour sa « belle et bonne lettre » au sujet de son livre, probablement *Une femme se cherche* (Mercure de France, 1935) : « Ce qui m'a particulièrement flatté, c'est que vous ayez reconnu dans ce roman un ouvrage d'essence musiciste. [...] Il a été senti, conçu et exécuté comme une sym-

phonie. C'est d'ailleurs ce qui l'écarte surtout du roman coutumier et qui, en un sens, considéré sous cet angle, peut lui attirer certaines critiques que je comprends fort bien... [...] Vous avez dû constater aussi que ce roman, à plusieurs égards, se situe dans la tradition baudelairienne qui en vous se continue magnifiquement. »

25 €

BÜSSER Blanche [épouse du compositeur Henri Büsser (1872-1973)]. L.A.S. (Mulhouse, 6 avril [1948]. 1 page. – 20,9 x 26,8 cm).

La femme du musicien, qui mit en musique certains poèmes de Royère, écrit à leur « *grand ami* » pour l'avertir que son « *précieux envoi* » leur est parvenu, alors qu'ils étaient « *retenus au lit par une mauvaise grippe* » ; ce qui ne les a pas empêchés de lire son « *ouvrage aussi agréable que profond* » ; elle avoue que son mari s'est senti flatté « *d'avoir été mentionné par [Royère] dans un livre qui compte* ».

10 €

CANDY F. [cousine de l'auteur]. L.A.S. (Avignon, 22 mars 1918. 4 pages. – 11 x 17,5 cm).

Elle donne enfin de ses nouvelles « *après le bon accueil* » qu'elle a reçu chez lui à Paris : « *mais tu sais que je ne suis pas une intellectuelle comme tes nièces qui ont l'amour d'écrire* ». Elle s'inquiète des dangers encourus à Paris et liés à la situation de la guerre, « *avec ces Gothas [bombardiers allemands], qui certainement retourneront souvent, maintenant que la guerre aérienne est dans son plein* ».

15 €

CANTACUZÈNE Charles-Adolphe (1874-1949). 7 C.A.S. (1927. r° & v° [31 lignes] – 6 x 10 cm ; 1929. r° & v° [17 lignes] – 6 x 10,5 cm ; sd. r° [5 lignes] – 6 x 10 cm ; 1933. r° & v° [15 lignes] – 6,3 x 10,5 cm ; 1934. r° & v° [17 lignes] – 6,3 x 10,5 cm ; 1945. r° & v° [15 lignes] – 6 x 10,5 cm ; 1947. r° & v° [22 lignes] – 5,8 x 9,7 cm).

Amusante et spirituelle correspondance où se lisent toute la malice du poète roumain et l'amitié fidèle qui le liait à Jean Royère.

1927. « *Ô mon cher Jean – de l'Apocalypse, toi seul capable de confondre l'hippo[po]tame Souday (il n'était pas très sympathique, bien qu'hippopotame) je me réjouis (j'eusse voulu vous voir au Temps et candidat à l'Ac. Fr.) de vous voir chez Grasset.* » Il le met en garde, néanmoins en citant Mallarmé : « *De pures prérogatives seraient cette fois à la merci des bas farceurs.* » ; et reproduit un poème de Monsieur de Scudéry : « *Malgré l'avarice et l'orgueil / qui vont s'opposant à ta gloire, / dans le Temple de la Mémoire, / Je te veux bâtir un cercueil...* »

1929. Il parle de l'article paru dans *Le Mercure de Flandre*, « *un bon organe provincial* », que lui a consacré Dubly, « *un inconnu couronné par l'Ac. Fr. qui parle d'un autre inconnu* ». Il a « *découvert l'autre jour (Delagrave) l'Universalité de la*

langue française de Rivarol qu'un professeur Hervier vient d'éditer définitivement d'après [s]es notes sur les corrections en [s]a possession ».

Sd. « À mon cher Jean Royère, à travers les années qui s'accumulent comme des mules (nous sommes intacts...) »

1933. Il annonce son arrivée à Paris à son « grand ami, roi des muses modestes et profondes, prince (oh ! pas de p[rin]ce roum[ain] : biffez le mot qui est un petit mal) du musicisme transcendant, Royère, parangon des abîmes lyriques ». Il vient de faire paraître dans la collection des « Plus belles pages » du Mercure de France un *Prince de Ligne* dont il espère qu'il marchera « à l'égal des autres titres de la collection ».

1934. Il apprend dans les *Débats* que Royère a décidé de présenter sa candidature à l'Académie Française, et s'en réjouit puisqu'il l'avait déjà « sollicité de [se] présenter à l'Académie », ajoutant : « Vous êtes mieux que quiconque indiqué pour y remplacer l'Abbé [Brémond] ». Il l'encourage, si sa tentative n'était pas couronnée de succès, à insister « à l'infini » : « il y en a qui y sont arrivés de la sorte, qui n'avaient pas votre transcendance. Et puis il y a le troisième scrutin de surprise et de ralliement ; et Régnier, Valéry, Barthou... »

1945. Il « brûle [d']embrasser et de tout son cœur » le « poète, ami, trouveur du musicisme qui ne sera apprécié par quelques bons diables et par les juges impartiaux qu'au seuil du siècle prochain ».

1947. Cantacuzène se souvient des temps anciens : « Que vous avez été gentil, mon cher Jean, dans le passé si profond pour moi : Articles savoureux, livre doux et reflet du Banquet. [...] Je me souviens aussi du temps de la Phalange (Fat l'ange d'alors !) aujourd'hui un spectre... » Il exprime son embarras à accepter l'invitation de Royère à rejoindre l'Académie Ronsard : « Tous tels qu'ils sont (à part Godoy vraiment de droit dans ma souvenance) se demanderont qui je suis... Poète de langue française ? », mais dit à son correspondant de disposer de lui « selon [sa] toute magnitude ». Il conclut en lui demandant d'« accole[r] [s]on bon Fontainas qui [lui] écrivait délicieusement ».

70 €

CANU-TASSILLY Maurice (18xx-19xx). 4 L.A.S. (Monaco, le 8 février 1908. Lettre à en-tête du « Cabinet du Gouverneur Général » de la Principauté de Monaco. 2 pages. – 13,8 x 21,5 cm ; Monaco, le 28 mars 1928. Lettre à en-tête du « Consul Général » de la Principauté de Monaco. 4 pages. – 13,5 x 21cm ; Monaco, le 5 octobre 1929. Lettre à en-tête du « Consul Général » de la Principauté de Monaco. 3 pages. – 13,5 x 21,5 cm ; Cobourg, 9 septembre 1932. 4 pages – 13,5 x 21,5 cm).

Belle correspondance de 13 pages adressée à Royère par un fidèle qui collabora aux deux plus importantes revues dirigées par le poète d'*Eurythmies* : *La Phalange* et *Le Manuscrit Autographe*.

8 février 1908. Canu lui envoie « *un bref compte rendu de l'exposition des Beaux-Arts de Monte Carlo* » qui sera publié, non signé, dans le n° 20 de *La Phalange* (15 février 1908). Il l'enjoint à arranger sa copie s'il le juge nécessaire. Il lui promet de répondre « *plus tard à [sa] lettre qui [lui] a fait beaucoup de plaisir puisqu'elle [lui] dit [qu'il a été] sensible à [s]es très sincères éloges et que [sa] critique, quoique d'adversaire littéraire, ne [lui] a pas semblé trop incompréhensive* ». Il loue les vers de Guy Lavaud que *La Phalange* a publiés dans son dernier numéro (« La dernière Élégie ») et qu'il avait déjà appréciés « *quand il [la lui] montra, avec celle à [lui] dédiée* ».

28 mars 1928. Maurice Canu s'étonne que Royère n'ait pas reçu sa dernière lettre et « *renouvelle donc [s]es remerciements pour l'envoi de [son] beau volume [Baudelaire mystique de l'Amour] et pour la dédicace si fraternelle et si louangeuse [...]. Une amitié comme la [sienne] est un des bonheurs de la vie* ». Il commente ensuite sa « *magistrale étude sur Baudelaire* » : « *Si vous avez parcouru mon petit travail de vulgarisation sur les origines de la poésie contemporaine, vous avez pu constater, ce que vous saviez déjà par nos conversations, que, moins absolu que vous, d'un enthousiasme moins exclusif, j'envisage Baudelaire du même angle que vous et je souscris à tous vos jugements sur son compte.* » Il le remercie ensuite d'avoir « *révélé [s]on existence* » à Armand Godoy « *un beau talent* » qui lui a fait « *l'offrande gracieuse de ses volumes* ». Il lui parle du nouveau président du Conseil de Préfecture de la Seine qui « *se pique de littérature (fit-il pas mieux que de se piquer à la morphine ?)* » mais qui est un « *honnête homme* » et donne des nouvelles de sa santé après une opération.

5 octobre 1929. Il remercie Royère de lui avoir recopié une pièce et se dit « *très intéressé par les commentaires apportés par l'auteur* ». Il est « *content que [Royère] ne [soit] pas un défenseur du vers libre. Pourquoi ne pas dire simplement qu'on écrit en prose ? Il n'y a pas de honte à cela. De Rabelais et Bossuet à Chateaubriand et Flaubert, on s'y trouve en bonne compagnie.* » Il est ravi que Royère l'ait inscrit « *au service de L'Esprit français* » – Royère en était le directeur littéraire – et le remercie de son « *amicale invitation à y collaborer* ». Canu s'inquiète pour sa santé : « *Je ne sais comment vous pouvez faire face à tous vos travaux. [...] Aux approches de la soixantaine, il faut savoir ralentir.* »

9 septembre 1932. Il a été « *très heureux de lire le commencement de la belle étude de M. A[ndré]. Devaux sur Denise* » et demande à Royère de lui en envoyer la suite. Il loue la notoriété grandissante de son correspondant : « *Votre autorité s'affirme de plus en plus, mon cher Jean, et le cortège de vos enthousiastes grandit de jour en jour. Votre astre monte au moment où celui de Valéry décline.* » Il demande des nouvelles de sa fille et du fils de Godoy, et espère qu'Herriot « *fera bon accueil à [sa] démarche et [lui] assurera l'otium cum dignitate nécessaire à l'accomplissement de [son] œuvre future et dû à [son] œuvre accomplie* ». Il donne ensuite quelques-uns des jugements parus dans la presse sur son recueil, *La grappe vide*, soulignant leur « *diversité parfois contradictoire* ». Il annonce à Royère un prochain séjour à Paris, étape d'un voyage vers les îles anglo-normandes.

CARRÈRE Jean (1865-1932). 4 L.A.S. (Rome, 2 février 1927. 5 pages. – 22,5 x 29 cm ; Nérac, 4 avril 1928. 6 pages. – 20,7 x 26,6 cm ; 8 avril 1928. 2 pages. – 20,8 x 26,8 cm ; Nérac, 8 mars 1929. 4 pages. 21 x 27 cm).

2 février 1927. Longue et belle lettre dans laquelle Carrère exprime toute sa reconnaissance à Jean Royère. Il le remercie d'abord d'avoir permis la parution dans *Comœdia* de son article sur « la statue de Moréas » sous forme d'une lettre ouverte à Jean Royère (25 janvier 1927). Ce dernier, en effet, avait sollicité Carrère pour faire partie d'un comité devant permettre l'érection d'une statue du poète des *Stances*. Carrère, rappelant son opposition aux plaques et autres monuments commémoratifs, avait refusé et craignait d'avoir ainsi offusqué Royère : « *Mais, dans le fond, j'étais convaincu que ma note ne pourrait guère vous déplaire, car je savais à l'avance que vous en comprendriez, mieux que personne, l'esprit véritable, et que vous découvririez ma réelle admiration pour Moréas et mon enthousiasme pour votre projet, à travers les réserves "de principe" qui sont les miennes.* » Il remercie Royère de sa lettre à Gabriel Boissy qui a touché le « *pauvre malade, alité depuis environ un mois, mais affaibli depuis plusieurs mois, et ne sachant pas, hélas ! quel sera son avenir* » et lui a rendu confiance en l'avenir : « *Je savais déjà depuis longtemps (et je vous l'avais déjà exprimé !) à quel point j'avais deviné la vraie magnanimité de votre amitié littéraire, laquelle vous fait prêter à ceux qui vous sont sympathiques, des qualités d'âme et de cœur qui sont surtout les vôtres. [...] Je suis sûr, maintenant, qu'au lendemain de mon départ, il y aura quelqu'un – et quelqu'un d'écouté et d'autorisé – qui dira tout haut que je n'avais pas absolument perdu ma vie et que je ne mourrais peut-être pas tout entier...* ». Il remercie Royère pour l'envoi de son « *beau Baudelaire [...] avec l'émouvante dédicace* ».

4 avril 1928. Il se dit content que ses « *quelques lignes sur Lamartine [lui] aient plu* ». Il a envoyé les épreuves à Auguste Blaizot. L'article de Carrère paraîtra dans la partie typographique du n° 14 du *Manuscrit Autographe* (mars-avril 1928). Il parle de Souday « *que, malgré [leurs] dissentiments inévitables, [il] aime bien pour sa sincérité rude et franche, et pour son amour ardent de la littérature* » et du poète romantique : « *Quand Lamartine est beau comme dans le Lac, l'Automne, l'Occident, etc., il dépasse notre atmosphère et c'est vraiment l'archange dont je parlais.* » Il adresse à Royère « *le manuscrit autographe du Sermon sur la Montagne* » : « *Ça n'a pas encore, hélas !, la perfection absolue que je voudrais et que je recherche toujours ; mais elle est peut-être inaccessible ; et peut-être, ici, m'en suis-je un peu rapproché.* » Le texte paraîtra dans le n° 15 de la revue (mai-juin 1928). Carrère précise à son correspondant qu'il n'a pas reçu *Hosannah sur le sistre* de Godoy et le regrette car « *ce doit être de ce beau lyrisme [qu'il] aime tant* ». Il demande enfin à ce qu'on lui envoie une « *autre épreuve (corrigée ou non) du Lamartine [...] pour faire reproduire cet article dans un journal de Rome, après qu'il aura paru dans le Manuscrit Autographe* ».

8 avril 1928. Il a reçu *Hosannah sur le sistre* de Godoy, « *un exemplaire d'une grande magnificence, expressément imprimé à [s]on nom* ». Il connaît déjà la plupart des poèmes « *d'un ample lyrisme* » parus dans « *des recueils précédents ou en*

des revues – notamment les poèmes déjà parus au Mercure de France et dont quatre [lui] étaient dédiés ».

8 mars 1929. Armand Godoy a recommandé à son confrère L. L. d'Artrey (éditeur) qui dirige une *anthologie internationale* de demander des vers à Carrère. Ce dernier lui a proposé « Le Sermon sur la Montagne » mais il en a prêté le manuscrit à « une charmante poétesse qui se trouve en ce moment sur la Côte d'Azur » et il sollicite donc Royère pour qu'il envoie un exemplaire du *Manuscrit Autographe* où a paru son poème à d'Artrey. Il vient de renvoyer à Normandy, sans doute pour *L'Esprit français*, « les feuilles d'épreuves qu'il m'avait envoyées sur le Drame de Godoy ».

120 €

CAZES Thierry, Madame. L.A.S. (Toulouse, 4 janvier 1953. 2 pages. – 13,4 x 21 cm).

La veuve du député radical socialiste, Thierry Cazes (1861-1932), exprime à Royère le plaisir qu'elle a eu « en lisant [son] éloge et l'article des *Nouvelles littéraires* » : « Cela a été un bien beau premier janvier – cet article m'a d'autant plus intéressée que je suis plongée dans "Tendre comme le souvenir" d'Apollinaire [Gallimard, 1952], que je trouve délicieux. » Elle projette d'aller à Paris cet été et passera alors « un moment avec [lui se] rappelant [leurs] absents ».

15 €

CHALUPT René (1885-1957). 2 L.A.S. (Paris, samedi 19 novembre [1932]. 2 pages. – 21 x 13,5 cm ; Chillon [Suisse], 3 janvier 1953. 2 pages. – 21 x 29,6 cm).

19 novembre [1932]. Le poète, dont plusieurs poèmes furent mis en musique par Albert Roussel, Georges Auric, Darius Milhaud, ou Erik Satie, et qui rédigea la chronique musicale à *La Phalange* de 1909 à 1914, écrit à son « cher ami poète » pour lui dire qu'il peut compter sur sa voix « pour [son] sympathique candidat ». Dès qu'il sera un peu plus libre, il fera « un saut jusqu'à [lui] et déposer[a] quelques graffiti sur l'album de [sa] petite fille », Denise, née en février 1929, qui inspira à Royère le recueil éponyme publié chez Marcel Seheur en 1931.

3 janvier 1953. Chalupt vient « de lire dans le *Figaro Littéraire* l'article qui [lui] est consacré & dont ne [lui] plaît guère, d'ailleurs, l'insupportable ton de supériorité tout à fait déplacé, à [l'égard de Royère] surtout. Cela avait été la même chose il y a quelques années avec Fargue ». Il a néanmoins été touché « par l'évocation de la chère & courageuse *Phalange*, de [son] accueillant foyer de la rue Lauriston et de celle qui en était l'animatrice & la reine ». Chalupt est désormais installé en Suisse, « pas très loin d'Armand Godoy [qu'il a] déjà rencontré & avec qui [il] compte bien voisiner un peu quand la saison sera moins acariâtre & permettra de se déplacer plus agréablement ». Le poète se propose toutefois de revenir fréquemment à Paris et assure Royère « d'une amitié fondée sur tant d'opinions, de goûts & de souvenirs communs ».

35 €

CHAMPAGNE Élise (1897-1983). L.A.S. (Liège, 4 août 1954. 4 pages. – 13,8 x 21,4 cm). On joint une carte de visite d'Élise Champagne (« directrice de l'école normale de la ville de Liège »).

La poétesse liégeoise écrit au « *cher grand poète français* » pour lui dire que sa lettre du 8 juin lui « *a causé la joie la plus profonde, la plus belle, peut-être, de toute [s]a carrière littéraire* ». Royère avait ainsi répondu à l'envoi du dernier recueil d'Élise Champagne, *Plût au ciel* (éd. Thone, 1954) : « *Quelle indulgence est la vôtre ! mais comme vous m'avez fait du bien ! Je travaille dans l'ombre depuis plus de trente ans. [...] Je vous connais depuis si longtemps par vos vers recueillis dans les revues et les anthologies, par la chronique apollinarienne qui s'enrichit d'année en année évoquant le merveilleux combat où vous étiez mêlé, par un livre sur vous "Le musicisme de Jean Royère", par Clovis Piérard [...]* ». Elle s'excuse de ne pas lui avoir adressé ses livres précédents : « *Mon service de presse est toujours fort mal fait [...]. Depuis la mort de Verhaeren et celle d'Albert Mockel, qui m'honorait de son amitié, nous n'avons plus guère d'introduction en France. [...] J'ai lu quelque part qu'une grande amitié vous avait uni à Louis de Gonzague Frick qui lui aussi a réservé le plus charmant accueil à "Plût au ciel" et vient de me consacrer un article dans "l'Écho de Savoie"* ». Elle lui envoie, par ce même courrier, « *un exemplaire de "Impasse du Monde" (1939)* » et annonce l'envoi d'autres œuvres. Elle joint « *une petite étude parue dans les Cahiers de Jean Tousseul* » que lui a consacrée la poétesse Berthe Bolsée « *[s]on élève au cours de littérature de l'École normale d'institutrices de la Ville de Liège* ». Royère lui ayant appris qu'il venait d'avoir 83 ans, elle le félicite pour ce « *merveilleux anniversaire* » : « *Mais vous qui vous intéressez à une quelconque poète de province, vous avez la jeunesse du cœur, la générosité de l'esprit, la splendide curiosité de l'art et de la poésie.* »

35 €

CHATOT Eugène (1880-19xx). L.A.S. (Lettre avec tampon de la « Société des Amis de Léon Deubel », Paris, 25 septembre 1928. 2 pages. – 15,4 x 21 cm).

Le trésorier de la Société des Amis de Léon Deubel informe Royère que « *M. Lamblin, directeur du Rouge et Noir a bien voulu se charger de publier à ses risques et périls la correspondance de Léon Deubel* ». [Ce volume de *Lettres de Léon Deubel* paraîtra, avec une introduction et des notes d'Eugène Chatot, aux éditions de la revue *Le Rouge et le Noir*, en 1930]. Il a appris par son ami Roger Frêne « *que la plus belle des lettres de Deubel reçue par lui est entre [les] mains* » de Royère qui hésite à la publier dans le *Manuscrit autographe*. Chatot lui demande donc de lui communiquer l'original ou de lui « *permettre d'aller chez [lui] un soir en prendre copie* ». Il lui annonce la parution prochaine des œuvres poétiques de Deubel et l'envoi du bulletin n° 3 de la Société. La lettre de Deubel à Roger Frêne, que Chatot mentionne ici, sera finalement reproduite dans les « *Notes sur Léon Deubel* » du *Manuscrit autographe* n° 20 (mars-avril 1929) avant de figurer dans le volume de 1930.

40 €

CHAVE France (xxxx-xxxx). Carte de visite dactylographiée (« France Chave / journaliste-rédacteur / 17, rue des bluets, Paris 11^e », fin 1952. 8 lignes + signature autographe. – 9,9 x 6 cm).

Le journaliste et auteur de *Les chemins de la poésie* (Les cahiers du nouvel humanisme, 1949) s'adresse à son « *cher Maître* » : « *J'ai combattu avec succès. Je suis pleinement heureux que mes démarches auprès de Maurice Noël et de Paul Guth aient pu aboutir.* » Maurice Noël était rédacteur en chef du *Figaro littéraire* auquel Paul Guth collaborait assidument. Ce dernier donnera une interview de Jean Royère dans l'hebdomadaire à la fin de l'année 1952 ou au début de l'année suivante.

10 €

CHEVRILLON André (1864-1957). C.A.S. (Carton découpé. St Cloud, 23 juin [1933]. 9 lignes + signature. – 14 x 9 cm).

L'académicien s'inquiète de savoir si Royère a « *bien reçu les quelques pages sur les États-Unis [qu'il lui avait] demandées pour le numéro 42 du Manuscrit autographe* ». Il s'agit probablement de la lettre du 25 mai 1933 qui paraîtra (p. 63-67) dans le n° 42-43 de la revue (2^e et 3^e trimestres 1933), imposante livraison de 330 pages entièrement consacrée aux relations France – États-Unis.

15 €

CHRÉTIENNOT Jean-Jacques (18xx-19xx). 2 L.A.S. (Paris [9, avenue de la Sœur Rosalie], 30 décembre 1929. 2 pages. – 13,2 x 21,2 cm ; Paris [id.], 22 juin 1932. 4 pages. – 12 x 19,5 cm).

30 décembre 1929. Il apprend « *avec beaucoup de plaisir [...] que [s]a nouvelle [vient] d'être publiée dans le Manuscrit Autographe* » : « *Il est inutile de vous dire combien je suis flatté d'avoir pu signer un nouvelle dans votre très belle revue et heureux de pouvoir passer quelques Prémices dans l'Esprit Français.* » C'est « *Lin-ko-lang et son rival* » qui fut publiée dans la partie typographique du n° 24 (novembre-décembre) du *Manuscrit Autographe*.

22 juin 1932. Chrétiennot exprime sa reconnaissance à son « *cher maître* », Jean Royère d'avoir fait accepter son « *petit roman* » par Messein. *Roman en cent et une cartes postales* devait paraître dans la collection « *La Phalange* » cette même année. Il ne pense pas pouvoir se rendre personnellement chez l'éditeur : « *Ce voyage serait pour moi une véritable expédition. Mais sûrement ma mère ou Monsieur Emmanuel Lochac ira à ma place.* » Il espère pouvoir effectuer le versement des frais en deux fois, parle du prix de l'ouvrage à fixer, de la date de parution, des exemplaires du service de presse, et redit sa gratitude à Royère.

40 €

CHURCH Henry (1880-1947). L.A.S. (En-tête du « *Hamburg – Amerika Linie* », Imperator, 15 juillet [1913-1914]. 4 pages. – 14,3 x 18,8 cm).

Le mécène américain, qui collaborait à *La Phalange* et fondera la revue *Mesures*, donne des nouvelles de son voyage à bord de l'Imperator et écrit à Royère pour le prévenir qu'il lui a « *fait adresser par le Crédit Lyonnais à la mairie, la somme de cent frs. pour le livre de Lhote et les livres [qu'il lui a] pris* ». Il aurait voulu voir ses « *manuscrits avant de partir* » car il lui en prendra peut-être quelques-uns, et lui donne son adresse new-yorkaise.

35 €

CORM Charles (1894-1963). L.A.S. (En-tête du délégué pour l'étranger de la « Société des gens de lettres du Liban », Beyrouth, 2 décembre 1949. 2 pages. – 17,3 x 22 cm).

Le poète libanais, fondateur de *La Revue phénicienne* et auteur de *La Montagne inspirée* (1934) qui connut un succès considérable, écrit d'une écriture serrée, à Jean Royère, son « *cher grand poète* », son « *très bon maître* » et « *ami bien aimé* » pour lui exprimer sa ferveur et son admiration : « *J'ai toujours sous les yeux, et combien plus encore dans l'amour de mon cœur, vos deux belles lettres du 1^{er} oct. 1948 et du 16 août 1949 : deux évangiles de charité, deux célestes messages, par lesquelles non seulement vous entretenez ma foi et mon courage, mais encore vous les inspirez et vous les suscitez, vous les recréez et les multipliez au souffle miraculeux de votre feu sacré !* » Corm se plaint néanmoins que Royère, selon ses « *habitudes angéliques et [sa] "nature surnaturelle"* » se soit « *complètement oublié, [...] effacé, [...] condamné au silence total pour tout ce qui [le] concerne* », et demande de ses nouvelles : « *Dites-moi [...] comment vous avez enduré ces temps noirs de la guerre, et ces temps d'après-guerre qui sont encore hélas, tant souillés de boue et de sang !... Dites-moi aussi [...] quels ont été, quels sont encore, vos vrais amis, ceux qui se sont avérés vraiment tels pendant ces longues épreuves, malgré ces longues épreuves, car je voudrais moi aussi être leur ami puisqu'ils sont les vôtres, je voudrais faire en sorte qu'ils le sachent, et leur prouver qu'en vous aimant, non seulement ils atteignent directement mon cœur qui est tout près du vôtre, non seulement ils provoquent le même amour qu'ils ont pour vous, mais encore qu'ils y ont tous les droits !...* ». Le Libanais le renseigne ensuite sur sa situation : « *J'ai eu beau, depuis près de vingt ans, avoir liquidé toutes mes activités économiques et relations mondaines pour essayer de retrouver mon âme et me recueillir en quête de l'essentiel, j'ai eu beau me dépouiller, jusqu'à l'extravagance, du point de vue humain, de tout ce qui est si matériel dans notre existence qu'il l'alourdit et l'écrase quand il ne la corrompt point, j'ai eu beau essayer de m'abstraire le plus possible et même fuir le plus possible les contingences de ce bas-monde, je reste hélas malgré moi dispersé, écartelé, charcuté et dévasté à chaque instant par les cruelles nécessités d'un monde qui ne me lâche point, me tenaille, me saigne et m'épuise, sans même le répit, dans le surmenage dont il me bouscule, d'une heure de paix ou de sérénité ! Figurez-vous l'un de ces "Bourgeois de Calais" le dos brisé, la tête courbée, le cou cassé, menottes aux poings, qu'a recréés le génie de Rodin ! Je suis devenu l'un de ces esclaves livrés sans défense au tyran implacable, et qui ne peuvent plus transposer l'espoir quelconque de ce qu'il leur reste de vie que dans un autre monde, celui de l'au-delà ! Et c'est la grande consolation !* » Corm achève

sa lettre par des nouvelles plus lumineuses de sa famille : de sa femme qui « est un ange de douceur », et de ses quatre enfants, « 2 garçons de 12 et 10 ans et deux fillettes de 7 et 3 » : « Je refais mon éducation à leur contact, beaucoup plus que je ne fais la leur ! »

50 €

COUSIN Charles (1893-19xx). L.A.S. (Paris, 28 septembre 1928. 2 pages. – 20,9 x 26,5 cm).

Belle lettre au sujet de la mort du poète Jean de Cours (1892-1928) : « *J'en suis accablé, son amitié était d'une qualité exceptionnelle, toute spirituelle et déjà de la poésie ! Nous venions de créer la revue Poésie Pure, que vous recevez bien, n'est-ce pas. Et c'était surtout pour lui, pour lui permettre de dire à ceux qui comprennent, des choses essentielles ; mais que les grandes Revues ne pouvaient publier pour leurs lecteurs, trop moyens.* » Cousin se propose de poursuivre la publication de la revue et de consacrer à son ami le prochain numéro : « *J'aimerais y donner des hommages de ceux qui l'ont connu et qu'il aimait. Vous en êtes, car nous avons souvent parlé de vous et je sais l'affection qu'il avait pour vous et son estime. Aussi pensé-je que vous voudrez dire quelques paroles à sa mémoire, – Francis Vielé-Griffin que cette perte accable et moi-même vous en remercions.* » Le n° 3 de *Poésie Pure* publiera, en hommage à Jean de Cours, la réponse de Royère (3 octobre 1928) à cette lettre de Charles Cousin : « J'apprends avec émotion par votre lettre la mort de Jean de Cours... »

35 €

CRÉPET Jacques (1874-1952). L.A.S. (Strasbourg, 4 mai 1932. 1 page. – 20,8 x 26,8 cm).

Le spécialiste de Baudelaire et collaborateur du *Manuscrit autographe* fait l'éloge de *Frontons*, recueil de portraits littéraires que Jean Royère vient de publier chez Seheur : « *Que vous êtes donc heureux de posséder cette puissance évocatrice et des raccourcis aussi éloquentes ! Mon ami Mariéton, que vous avez dû connaître, disait volontiers des écrivains réellement substantiels : c'est du Liebig ! Je ne puis me défendre de me rappeler cette définition imagée quand je vous lis.* » Il le prie de bien vouloir lui envoyer le numéro du *Manuscrit autographe* « contenant Jeunes amours de Baudelaire avec commentaires de Mouquet » qui manque à sa collection [il s'agit du n° 32, mars-avril 1931]. Il lui demande enfin de transmettre ses « grandes amitiés à Godoy ».

25 €

CUSTOT Franz (18xx-19xx). 3 L.A.S. (En-tête : « L'ut mineur / Choisy-au-Bac », 19 août 1907. 3 pages. – 11 x 17,5 cm ; Paris, 17 janvier 1925. Lettre pneumatique. 1 page. – 13,5 x 17,5 cm ; Paris, 4 avril 1928. Lettre pneumatique. 1 page. – 13,5 x 18 cm).

19 août 1907. Il est question d'une affaire, assez mystérieuse, concernant Nau et Royère. Custot lui conseille la patience : « *La demande de Nau passera au Conseil. Quand ? On ne sait jamais bien.* » Il engage son correspondant à trouver des appuis : « *Vous avez l'espoir d'intéresser Barthou à votre cause c'est parfait.* » Quant à lui, il promet : « *I will do my best, comme nous disons nous autres Anglais...* » [coins inférieurs de la lettre déchirés]

17 janvier 1925. Le frère de Pierre Custot (voir ci-dessous) félicite Royère pour sa légion d'honneur : « *Voilà une croix que nous attendions depuis longtemps non seulement par amitié pour vous, mais par admiration pour votre œuvre poétique si noble et si pure.* » Il va annoncer la nouvelle à Pierre qui est à Alger.

4 avril 1928. Il le prévient que le Conservatoire « *est fermé jusqu'après les vacances de Pâques* » et transmet les « *bonnes amitiés* » de Pierre.

30 €

CUSTOT Pierre (18xx-19xx). L.A.S. (28 janvier 1914. 2 pages + manuscrit incomplet d'une page. – 21 x 27,5 cm).

Custot, qui fut un collaborateur de *La Phalange*, lui adresse deux textes : un « *portrait étude de [lui] fait par Pierre Lestringuez* » qu'il lui demande de « *faire copier avec des corrections et l'envoyer à l'imprimerie pour le prochain numéro* » ; et « *un fragment de Chichinette & C^{ie} qui paraîtra fin février à l'Édition* », dont il espère faire passer quelques pages à *Comœdia, Paris-Midi*, etc. Il rappelle à Royère sa promesse, non tenue, de faire prendre des articles siens à *Paris-Journal*, et le presse de l'aider car il a « *besoin de gagner un peu d'argent et de réussir* ». Il poursuit ses sollicitations : « *Si tu veux me rendre service tu feras un vraiment long article sur moi dans le n° de Mars après l'apparition de Chichinette, où tu citeras le petit travail que je t'ai donné sur le style.* » Il espère également que *La Phalange* pourra publier des fragments de son roman dans son numéro de février. Royère ne fera pas paraître le « *portrait-étude* », pas plus que l'article demandé, mais le fragment de *Chichinette* sera publié dans le n° 94 (20 avril 1914) de la revue.

Manuscrit autographe de la main de Custot. *Pierre Custot – Portrait*. (incomplet. 1 page – mêmes dimensions que la lettre). « *Assurément Pierre Custot est parmi nos auteurs modernes celui dont la physionomie est la plus étrange. On l'a vu nu-tête piloter des 100 H Mors, on l'a vu, habillé d'une combinaison piloter des monoplans et on le voit souvent sur le boulevard ce grand gaillard athlétique toujours flanqué de son chien de police, un grand loup fauve.* »

Déchirure au niveau des côtés de la pliure centrale de la lettre.

50 €

DALBY Henri (1889-1981). L.A.S. (Carte-Lettre adressée à « *Monsieur Jean Royère / 33, rue Franklin / Paris – 16^e* », Paris, 26 mai 1922. 1 page. – 12 x 16 cm).

Le poète, ami de Paul Léautaud, annonce à Royère que son « *livre [Poèmes de la vie mordue, éd. Images de Paris, 1922] est enfin paru* », et s'excuse de ne pas le lui avoir encore envoyé : « *Mais l'imprimeur est le maître, et les exemplaires ne me sont pas parvenus, que je réserve à ceux que j'aime bien.* » Il demande ensuite à Royère de l'inscrire parmi les « *amis de Nau* ».

20 €

DANTINNE Émile (1884-1969). L.A.S. (Huy [Belgique], 17 décembre 1928. 3 pages. – 14 x 21,5 cm).

Intéressante lettre adressée par ce proche et continuateur de Péladan, ancien collaborateur des *Écrits pour l'art* (n^{le} série), à Jean Royère au sujet de la fondation de *La Revue mosane* (1929-1931) qui reprend le titre de la revue de Paul Dermée (1908-1910).

« *Quelques jeunes écrivains que j'ai guidés dans les sentiers ardu de la Poésie et de la Beauté, viennent de créer une jeune revue, la "Revue Mosane". J'ai promis de les soutenir – avec de si faibles moyens, des relations si restreintes, si rares. Mes jeunes amis voudraient surtout en faire une publication d'avant-garde réunissant les noms de ceux "qui pensent sur la Montagne".* » Il demande donc sa collaboration à Jean Royère : « *quelques feuilles pareilles à celles, tissées de lumière et de vie que vous avez données si souvent à notre admiration.* » Il le prie de lui adresser quelques renseignements bio-bibliographiques pour des études critiques qu'il compte y publier, et de « *donner [s]on nom à quelques éditeurs de [s]es amis* » pour qu'ils lui adressent des livres dont il rendra compte dans la revue nouvelle. D'après la bibliographie réalisée par Victor Martin-Schmets, Royère ne collabora jamais à la revue, mais Dantinne fit le compte rendu de trois de ses ouvrages : *Clartés sur la poésie, Le Musicisme et Poèmes d'amour de Baudelaire.*

45 €

DAUGUET Marie (1860-1942). L.A.S. (Le Beuchot par Fontaine-les-Luxeuil. 14 décembre 1907. 2 pages – 11,2 x 18 cm).

La poétesse envoie un poème, « *L'Hymne au silence* », à *La Phalange* et espère que Royère le retiendra, car elle « *apprécie beaucoup [sa] très intéressante revue et [elle] serait charmée d'y collaborer* ». Craignant que le poème soit trop long, elle « *en ajoute un plus court* » qui fait partie, comme le premier, « *d'un volume qui va paraître au printemps, Les Paraboles* ». Royère ne publiera aucun poème de Dauguet dans *La Phalange*, mais rendra compte du recueil dans le n° 34 (20 avril 1909).

30 €

DEAMBROSIS MARTINS Carlos (1900-1981). L.A.S. (Ville d'Avray, 28 février 1932. 1 page. – 21,2 x 27 cm).

Le journaliste uruguayen, qui traduira en espagnol *Le Musicisme sculptural*, a été très touché par la lettre de Royère « du 26 courant » : « *elle a fini de m'éclairer sur votre personnalité et j'ai pu m'en servir pour mon article.* » Il souhaite « *malgré la situation actuelle difficile* » placer la collaboration de son « *cher Maître ami* », peut-être à la revue de langue espagnole *La Antorcha* (1931-1932), qu'il a fondée avec Vasconcelos et qui paraît à Paris. Il remercie Royère pour l'envoi de *Denise* (Seheur, 1931) qu'il qualifie de « *véritable chef-d'œuvre d'amour et de grâce* ».

15 €

DEFFOUX Léon (1881-1945). L.A.S. (En-tête : « Agence Havas / Services Politiques & d'Informations ». Paris, 6 mai 1923. 1 page. – 13,5 x 21 cm).

Deffoux rend un bel hommage à Royère après la lecture du recueil *Quiétude* (Émile-Paul, 1923) : « *Un poète qui reste (à notre époque !) poète exclusivement et dont la vie tout entière est vouée au culte de la poésie ; un homme d'une admirable fidélité littéraire à ses amis ; un bel et pur artiste du verbe : c'est vous, mon cher Jean Royère...* »

25 €

DESAISE Roger (1885-1960). L.A.S. ([1948]. 2 pages. – 18,5 x 26,3 cm).

Le poète belge, secrétaire de rédaction des *Cahiers du Nord*, a reçu, pour le numéro spécial « Stèle pour Mallarmé », ses « *belles pages traitant, à propos de Stéphane Mallarmé, de l'"Hermétisme en Poésie"* » qu'il qualifie d'« *essai pénétrant* » : « *J'admire, en ces pages, les glissements dialectiques qui tous amènent à considérer le Rythme comme le rayonnement à la fois secret et palpable de l'Idée, une aura de lumière et de figure qui est la créatrice de la langue poétique [...]. Un vrai poète ne s'y trompe point parce qu'il sent, mieux, pressent au moment de l'écriture que tel vocable est rayonnant ou que tel autre est en extinction dès sa naissance. Ce choix participe plus de l'intuition que de la raison immédiate, d'une dictée qui vient d'outre-connaissance et qui allie l'exprimé à l'inatteint ou du moins à l'ineffable...* »

35 €

DEVAUX André (1894-1991). 6 L.A.S. (3 avril 1932. 2 pages. – 21 x 26,5 cm ; 1^{er} mai 1936. 2 pages. – 17,5 x 27,2 cm ; Bois-Colombes, 17 février 1952. 6 pages. – 13,5 x 21 cm ; Bois-Colombes, 31 juillet 1952. 2 pages + 1 quatrain autographe sur page volante. – 13,5 x 21 cm ; 26 décembre 1953. 2 pages. – 15,3 x 22,9 cm ; Bois-Colombes, 7 janvier 1955. 2 pages. – 13,5 x 22 cm).

Intéressante correspondance adressée à Royère par l'un de ses fidèles amis et collaborateurs, qui signa poèmes et articles dans *Le Manuscrit autographe*, *L'Esprit français*, *La Phalange* (n^{le} série) et signa une étude sur Armand Godoy.

3 avril 1932. Devaux fait l'éloge des « admirables *Frontons* » de Royère : « Vous avez à la fois sanctifié l'art d'écrire et humanisé l'œuvre, vous avez aussi dénombré la descendance de Baudelaire ou, comme vous l'avez dit : "déroulé les anneaux du génie baudelairien". / Je considère que cet ouvrage [...] devrait à la fois rallier quelques réfractaires à notre cause, dessiller certains yeux et, par ricochet, donner un regain d'actualité à votre esthétique. On s'apercevra alors qu'elle est la savante expression de la vérité et qu'il n'en est pas d'autre pour nommer notre temps. » Il écrira un article reprenant ces vues dans *L'Action*. Il regrette de n'avoir pu le rencontrer lors de sa dernière visite « en raison de la mort de Le Goffic [le 12 février 1932] ». Il donne des nouvelles de ses travaux : il achève son Valery Larbaud qui compte environ 80 pages dont il ne gardera « que 40 pages à peine et [mettra] le reste de côté » ; il pense aller plus vite pour Léon-Paul Fargue, mais pense que Claudel lui « demandera lui aussi un assez long temps ». Il s'inquiète de n'avoir pas reçu le dernier numéro du *Manuscrit autographe* : « est-il en difficultés ? » Il informe enfin Royère que Joseph Maurelle « cisèle son étude sur l'ensemble de [son] œuvre » : « Il vous fera un papier d'une vingtaine de pages, dont 15 sont déjà écrites. Le style en est curieusement mallarméen, je compte vous apporter ça bientôt afin de vous le soumettre. »

1^{er} mai 1936. Devaux a relu « une fois encore » *Denise* (Seheur, 1931) « qui reste, à [s]on sens, l'un des premiers ouvrages [du] temps et qui passera à la postérité ». Il exprime de nouveau son souhait que Royère fasse paraître « une édition ordinaire de cette splendeur verbale qui [lui] gagnera tous les suffrages et sera [son] couronnement ». Il parle de ses propres travaux et de sa modestie que Royère considère comme « un suicide » : « Vous êtes une de mes pierres de touche, mon cher ami. Lorsque j'ai tendance à être satisfait d'une tâche, ce qui arrive rarement, je lis quelques vers de *Denise* et je suis littéralement effrayé. Mais je n'abandonne pas la lutte, je songe que la *Perfection Verbale* ne vous a pas été donnée ; que votre Vie toute entière s'est écoulée dans la poursuite de la Chimère et je reprends le flambeau après vous pour essayer d'atteindre la véritable lumière. » Devaux donne ensuite son avis sur *La Phalange* que Royère vient de relancer (n° 1, 15 décembre 1935) : « *La Phalange* est très bien présentée, mais il eût fallu consacrer, de temps à autre, un numéro à une poésie étrangère. [...] La limitation de la Latinité à l'Italie diminue votre rayonnement, vous fait accuser de fascisme et, ce qui est plus grave, d'être subventionné par le Duce. Je sais que c'est faux parce que je vous connais ainsi que notre Preux Armand Godoy, mais personne ne croit à l'action désintéressée. » Il achève sa lettre en regrettant les disparitions de Thibaudet (le 16 avril 1936) et de Gibert, et en saluant « deux nouvelles promesses : Toursky et Corm ».

17 février 1952. Devaux évoque longuement ses souvenirs de Sadia Lévy, compagnon de route des premières heures de Royère depuis les *Écrits pour l'art*, qui vient de mourir : « Je revois aussi sa manière de tirer des bouffées d'une cigarette retenue au bout d'un porte-cigarettes qu'il avait sans doute fait fabriquer d'après ses instructions car je n'ai jamais vu le même en d'autres mains. [...] Il était resté espiègle à travers les années et, comme le rappelle Léon Rey : "Il n'était vieux qu'à cause de l'état-civil et s'était, en fait, arrêté de vieillir à 20 ans". [...] En poésie, il avait le sens des images surprenantes, des rapports inconcevables pour un esprit

cartésien. [...] Les seins étaient sa passion. Il les a chantés d'une manière personnelle, avec un lyrisme ardent de "harpeur de caresses", s'émerveillant sans cesse de leur forme, s'enivrant de leur chaleur et leur dédiant ses plus beaux poèmes. [...] Nous savons ce qu'il fut et nous le gardons près de notre cœur où sont déjà celles et ceux qui nous ont quittés, celles et ceux qui nous attendent... » Devaux donne ensuite son appréciation enthousiaste de l'article de Royère : « Pérennité de Ronsard », paru dans la revue *Quo Vadis* : « La verve, le mordant, la finesse, aucune de ces qualités ne lui manque. Pas même cette ardeur combattive, cette fougue à proprement parler "juvénile" qui animent vos propos et les rendent si précieux. [...] L'exécution, en quelques lignes, de Pierre Champion, est d'une si belle venue que l'on regrette de n'en avoir pas dix pages... » Il l'encourage à rédiger d'autres pages comme celles-ci « sous forme de souvenirs » : « Nous en avons lu, sous d'autres plumes, qui sont loin de valoir ceux que vous pourriez évoquer, de main de maître, avec la liberté d'esprit que Léautaud affirme de son côté. »

31 juillet 1952. Il confirme à son « bien cher ami » le « rendez-vous pris pour le dimanche 10 août » et lui propose de venir plutôt « déjeuner à la maison » afin d'avoir « quelques heures de plus devant [eux] pour bavarder ». Devaux se récite, « avec une admiration croissante, [sa] dernière *Eurythmie* qui ne figure pas dans [son] recueil de 1902 », et qui lui a « inspiré le quatrain [qu'il joint] à ce mot et qui fut écrit en pensant à l'admirable compagne » de son ami, disparue l'année précédente. Joint le quatrain suivant sur une page volante :

*Tombeaux, vergers défunts où se défont les corps,
Vous ne connaissez rien de notre destinée :
Sous la terre il n'est plus qu'une cendre étonnée
Quand l'âme, en s'exilant, prend un nouvel essor !*

26 décembre 1953. N'ayant pu joindre Royère par téléphone, il lui adresse par écrit ses vœux pour l'année 1954 et espère le voir bientôt : « car votre présence parmi nos amis nous manque cruellement. » Il a été rassuré par la dernière lettre de Charles-André Grouas qui « avait maigri subitement et de telle façon [qu'ils pouvaient] craindre le pire » ; mais il a reçu des nouvelles désolantes de Madame Louis de Gonzague-Frick : « notre ami a dû être hospitalisé de nouveau. Souhaitons que ce soit pour très peu de temps et qu'il puisse retrouver bientôt sa rue du Lunain. » Il parlera, le 9 janvier prochain, « du poème des voyelles de Charles-André Grouas et [citera Royère] puisque cette œuvre est une quintessence musiciste ».

7 janvier 1955. Devaux s'excuse du retard de son courrier et adresse à Royère ses vœux pour l'année nouvelle : « Croyez [...] que notre pensée va souvent vers vous et que nous sommes contents d'avoir de vos nouvelles : tantôt par madame George Day, tantôt plus récemment du reste, par Emmanuel Lochac. » Il espère voir son ami un jour prochain « à Aliénor », cercle d'esthétique fondé en 1950 par Jacques-Gustily Krafft et dont les réunions se tenaient à la Brasserie Lipp.

DEVOLUY Pierre (1862-1932). 2 L.A.S. (En-tête de « L'Éclaireur de Nice », Châtillon-en-Diois, 19 septembre 1930. 2 pages. – 13,8 x 21,8 cm ; En-tête de « L'Éclaireur de Nice », Châtillon-en-Diois, 6 octobre 1930. 1 page. – 13,8 x 21,8 cm).

19 septembre 1930. Le Félibre envoie à son « *cher ami* » son « *article sur Mistral où [il a] intercalé deux citations de lettres inédites* » et donne quelques précisions : « *Pour ce qui est de la Mireille châtilloise dont il parle dans sa lettre du 12 avril 1902, j'ai réussi à trouver les deux photos qu'il fit faire d'elle à cette époque et je compte mettre l'une d'elles dans le livre que je prépare pour Malferre.* » Il enverra le manuscrit de Mistral, auquel il tient « *tellement [qu'il a] une peur bleue de le perdre* », en recommandé avec son papier ; Devoluy demande à Royère ce que « *Blaizot donne pour cette reproduction de manuscrit* ». Ce dernier, « *La Belle du Corps Saint* », paraîtra, avec des lettres, annotées et traduites par Pierre Devoluy dans le *Manuscrit autographe*, n° 29 (septembre-octobre 1930).

6 octobre 1930. Devoluy annonce son arrivée prochaine à Paris. Il descendra « *comme d'habitude au Paris-Lyon Palace dans la rue de Lyon* », mais son état de fatigue ne lui permettra pas de rester longtemps. Il espère que les épreuves seront prêtes.

40 €

DRUJON François (xxxx-19xx). L.A.S. (Paris, 3 juin 1935. 1 page. – 21 x 27 cm).

Le journaliste et poète, proche des communistes, écrit au « *cher maître* », qu'il aime « *après avoir intégré la beauté et l'enseignement de [son] message* », pour le remercier des « *claires paroles* » qu'il a prononcées samedi soir [1^{er} juin] à la soirée organisée par l'éditeur Debresse pour présenter ses nouvelles publications, dont un recueil de Drujon : « *Si Mythistoria [avec une préface de Louis de Gonzague Frick, Debresse, 1935] vous a plu, si Mythistoria peut vous plaire encore demain, c'est que j'ai bien fait de le porter au plus secret de moi, puis de l'extraire de mon sang. Je suis de ceux qui écoutent, avec allégresse et respect, la voix des maîtres.* »

25 €

DUBRAY Jean-Paul (1883-1940). 6 L.A.S. (Paris, 13 septembre 1931. 1 page. – 19,6 x 26,9 cm ; 7 décembre 1931. 2 pages. – 15,5 x 20,1 cm ; 20 mars 1932. 2 pages. – 20,8 x 25 cm ; 3 avril 1932. 2 pages. – 20,8 x 25 cm ; Paris, 18 avril 1932. 2 pages. – 15,4 x 20,8 cm ; Paris, 10 mai 1932. 2 pages. – 20,8 x 25 cm).

13 septembre 1931. Le peintre et graveur, qui illustra nombre de volumes parus chez Marcel Seheur, dont le recueil *Denise* de Royère, regrette de n'avoir pu venir lui « *serrer les mains toujours si affectueuses* » lors de sa « *venue chez l'excellent Marcel Seheur* ». Il lui adresse « *le troisième article sur Beaux-arts et féminisme* »

en espérant qu'il ne parviendra pas trop tard « *pour la confection [du] prochain numéro du Manuscrit autographe* ». Dubray collaborait à la revue de Royère depuis le n° 29 (septembre-octobre 1930) et donnait depuis le n° 33 (mai-juin 1931) une étude sur « *Beaux-arts et féminisme* ». Arrivée sans doute un peu tard, la troisième partie ne paraîtra pas dans la livraison de septembre-octobre, mais dans le n° 36 de novembre-décembre 1931. [petites déchirures marginales sans manque, et coin supérieur droit déchiré]

7 décembre 1931. Belle lettre dans laquelle Dubray fait des vœux, « *à la veille du jour, du grand jour qui doit [le] glorifier* » pour que le prix Lasserre soit attribué à son « *grand poète et ami* » : « *Puissiez-vous, grand ami, – vous qui avez tout sacrifié, jusqu'à votre personnalité pour Elle – la Poésie, – celle-là pure – vous qui avez tant été à la peine, être aujourd'hui à l'honneur. De tout cœur tous nos souhaits avec l'espoir que cette grande cause sera plaidée en ce sens – celui de la Raison et de la Probité.* »

20 mars 1932. Dubray s'excuse de répondre avec retard à son « *si délicat hommage* », l'envoi de *Frontons* (Seheur, 1932) : « *Votre livre est un des plus précieux que j'aie jamais été à l'honneur de recevoir. Son titre est somptueux et les pages d'une grandeur, d'une noblesse d'évocation qui sont tout le cœur de Jean Royère – tout son génie et de l'analyse et de la forme.* » Il lui demande de lui fixer un rendez-vous car il serait heureux de « *converser qq. moment en [sa] compagnie* », et souhaite connaître « *à quelle date [il doit lui] faire parvenir la suite de "Féminisme et Beaux-arts"* ».

3 avril 1932. Il doit prochainement aller « *travailler à la bibliothèque Le Peletier pour compléter [s]es recherches sur le décor s/ Louis-Philippe* » et souhaite le revoir bientôt. Il lui fera parvenir le 12 avril « *la copie pour le M. A., puisque [lui] a-t-on conté, cette série est à [lui] agréer* ». Dubray conseille à Royère d'adresser ses *Frontons* aux « *Amitiés françaises de Mons* » qui, « *lors de la parution du livre sur Eugène Carrière, [...] avaient fait reproduire dans deux journaux quotidiens belges toute la préface [qu'il avait] bien voulu écrire pour [lui]* ».

18 avril 1932. Dubray s'inquiète du « *silence tellement prolongé* » de Royère ; il lui adresse, avec trois jours de retard, sa « *copie (suite de Beaux-arts et féminisme)* » qu'il peut renvoyer au prochain numéro s'il la juge trop copieuse. [La suite de l'étude paraîtra bien dans le n° 38 du *Manuscrit autographe* (avril-mai-juin 1932)]. Il lui signale que « *la préface au catalogue du prochain Salon d'Automne vient de [lui] être confiée à l'unanimité par le comité* » et qu'il commence « *cette semaine, [s]on premier feuilleton "Chronique des Livres d'art et de Bibliophilie" à l'Ami du film, hebdomadaire qui tire à 60.000* » ; il lui enverra, par ailleurs, son livre sur *Joseph Rossi* aussitôt que paru.

10 mai 1932. Le peintre espère que Royère a connu « *un beau succès dimanche dernier à la Sorbonne* » et lui indique quelques recensions récemment parues de son livre : « *Cassou a consacré pour les Frontons une trentaine de lignes dans le dernier n° des Nouvelles dites littéraires. De son côté, André Delacour, dans le n° de l'Européen de cette semaine, ayant eu à entretenir ses lecteurs de Paul Valéry*

en a profité pour rendre hommage à votre beau génie. » Le même Delacour a promis à Dubray, une fois qu'il aura en sa possession Denise et Frontons, d'écrire un article dans l'Européen : « Aussi, il fera sur ces deux volumes, une causerie à la Tour Eiffel et demandera à deux artistes d'interpréter qq. unes de vos poésies. » Dubray compte rendre visite à Royère vendredi 13 afin de lui « porter le bois gravé qui est aujourd'hui terminé ».

75 €

DU FRESNOIS André (1887-1914). C.A.S. (Carte de correspondance, 145, boulevard Malesherbes, Paris, 1^{er} février 1907. 19 lignes r° & v° + signature. – 12,7 x 8,7 cm).

Du Fresnois renvoie à Royère les épreuves corrigées de son conte [« Le cœur capricieux » dédié au directeur de la revue] à paraître dans le prochain numéro de *La Phalange* (n° 8, 15 février 1907) : « *Je tiens assez à ce qu'il y ait une ligne d'intervalle entre certains paragraphes. Ce sera possible, je pense. Il y a aussi une phrase d'omise, page 687.* » Il espère que sa signature « *ne sera pas trop estropiée* » et remercie son correspondant pour son hospitalité. Il espère lui apporter bientôt un abonnement nouveau et attend qu'il paraisse « *un livre intéressant pour en faire un compte rendu dans le n° de mars* ». Le nom d'André du Fresnois n'apparaîtra que dans celui d'avril, signant la chronique consacrée à *Dingley, l'illustre écrivain* des frères Tharaud.

L'écrivain a signé sa carte de son vrai nom : André Cassinelli.

30 €

EMBIRICOS Alexandre (1898-1980). L.A.S. (Athènes [18, rue Homère], 13 avril 1928. 4 pages. – 13,5 x 18 cm).

Le poète grec, dont deux volumes paraîtront dans la collection « La Phalange » en 1930 et 1934, écrit à Royère pour lui demander un service. Ayant appris qu'« *une anthologie de poètes étrangers de langue française va être incessamment publiée par une maison d'édition dont [il ne peut] connaître le nom* » et croyant « *devoir naturellement figurer dans une telle anthologie* », il enjoint Royère de le signaler à l'éditeur. Il s'occupe, par ailleurs, « *activement de recueillir des souscriptions pour le Comité Moréas* » et lui récriera « *à ce sujet dès [qu'il aura] réuni des éléments suffisants* ».

40 €

FERRARA Oreste (1876-1972). L.A.S. (En-tête de la « Delegación de Cuba en la Sociedad de las Naciones », Genève, 18 septembre 1928. 2 pages. – 16,5 x 20,9 cm).

L'indépendantiste italo-cubain remercie Royère pour son « *aimable et charmante lettre sur [s]on "Machiavel"* », qui venait de paraître chez Champion, dans une traduction de Francis de Miomandre : « *Vous êtes trop bénévole (sic) pour mon livre,*

vous avez la b n volance (sic) qu'ont toujours les grands seigneurs de la pensée. »
Il espère le rencontrer prochainement à Paris par l'intermédiaire d'Armand Godoy, également cubain.

30  

FERRY Désiré (1886-1940). L.A.S. (En-tête de la « Société générale des étudiants (Nancy) », Nancy, 18 janvier 1907. 2 pages. – 13,5 x 21,4 cm).

Le futur député a reçu « *avec un extrême plaisir la collection des " crits pour l'art"* » et le dernier numéro de *La Phalange* qui lui a plu « *pour son audace plus grande* » : « *J'estime qu'une revue ne peut vivre et durer qu'en affirmant un mouvement, en soulevant une Idée vivante, et qu'en se créant aussi des amis et des adversaires.* » Ferry avait donné un compte rendu du roman de Huysmans, *Les Foules de Lourdes*, dans le n  6 (15 décembre 1906) de la revue. Il pense écrire « *une étude sur [Léon] Tonnelier* » qu'il lui enverra, et annonce à Royère l'envoi prochain d'un « *n  de la nouvelle revue "Le Banquet"* ».

25  

[FLAUBERT Gustave]. – FRANKLIN GROUT Caroline. 2 L.A.S. (Villa Tanit [Antibes]. 31 mars 1928. 2 pages. – 13 x 20,5 cm ; Villa Tanit [Antibes]. 27 décembre 1928. 2 pages – 13,5 x 9,5 cm).

Intéressante réunion de lettres concernant la vente de manuscrits de textes inédits de Flaubert.

La première (31 mars 1928) concerne le manuscrit du poème en prose « Le chant de la courtisane ». La nièce du romancier avoue   Royère ses scrupules   céder cet écrit de son oncle : « *  vous dire vrai, outre la crainte de son voyage, je la voyais partir à regret* » d'autant qu'elle a « *découvert la matière d'une plaquette de petits écrits inédits* » qu'elle pense proposer à l' diteur Conard. Elle demande 5.000 francs pour le manuscrit. Jean Royère dirigeait alors la revue, *Le Manuscrit Autographe*, édité par Blaizot et dont l'objectif était de valoriser les manuscrits d'auteurs contemporains – et de contribuer à faire monter leurs cotes. La revue achetait aux auteurs les manuscrits qu'elle reproduisait en fac-similé et Blaizot les revendait après. « Le chant de la courtisane » parut dans le n  15 (mai-juin 1928) du *Manuscrit Autographe*.

Dans la seconde lettre (27 décembre 1928), Caroline Franklin Grout accuse réception du chèque de 20.000 francs. Probablement en règlement de l'achat de deux nouveaux manuscrits de Flaubert. Elle dit son intérêt pour le prochain numéro de la revue qui doit être en partie consacré à Heredia et souhaite en obtenir un exemplaire à parution. C'est dans le n  19 (janvier-février 1929) du *Manuscrit Autographe* que devait paraître une série de « Nouveaux Trophées ». Mais ce sont deux inédits de Flaubert qui ouvraient la livraison : « La Fiancée et la tombe (conte fantastique) » et « La dernière heure (conte philosophique) » pour lesquels Blaizot dut verser les 20.000 francs cités plus haut.

70  

FONTAINE Anne (1908-2004). L.A.S. (Lausanne, 21 septembre [ca 1947-1950]. 9 pages. – 14,5 x 20,9 cm).

Belle lettre dans laquelle la poétesse de *Prismes* (Egloff, 1947), recueil présenté par Jean Royère, évoque longuement et poétiquement Aix-en-Provence, la ville natale de ce dernier où elle a séjourné quelques jours : « *Comme j'ai pensé à vous ! Et comme elle est charmante votre ville [...]. J'ai aimé ses grandeurs et ses pompes, et cet aspect désaffecté, qui la rend si poignante. [...] J'ai trouvé le nom d'un Antonin Royère sur le monument aux morts de 1914-1918 du Tholonet, à côté de l'église. J'ai pensé qu'il était peut-être votre cousin, que vous aviez connu son visage. J'aurais voulu avoir des fleurs à lui laisser. Je n'avais dans les mains qu'un buis de genêt sur lequel dormait un petit escargot blanc, qui lui tracera peut-être, à son prochain réveil, la plus belle inscription qu'escargot de Provence ait jamais dédié à un soldat français. [...] Je mesure chaque jour un peu plus ce que comporte de révélations semblable pèlerinage. Ici, la terre est à Cézanne, les champs, les oliviers, l'inclinaison des pins, le détour du chemin, et ce haut lieu qu'est devenue Sainte-Victoire. [...] Mais votre Aix est inépuisable, à la fois décor et réalité pour accueillir un monde secret et nostalgique dont elle nous laisse pour toujours l'enchantement et le regret.* » Elle conclut le récit de son voyage en se disant « *heureuse des nouvelles qu'on a rapportées de [lui] à Lausanne* » : « *Armand Godoy vous a trouvé plus Jean Royère que jamais.* »

35 €

FOURNIER Gabriel (1893-1963). 3 L.A.S. (Fontainebleau, 7 janvier 1953. 2 pages. – 14,2 x 22 cm ; Fontainebleau, 10 janvier 1953. 2 pages. – 14 x 21,8 cm ; Fontainebleau [entre le 13 et 18] janvier 1955. 2 pages. – 13,5 x 21,5 cm).

7 janvier 1953. Le peintre, qui participa à la vie artistique de Montparnasse avant la première guerre mondiale, fréquentant Modigliani, Kisling, Picasso, La Closerie des Lilas et La Rotonde, collaborant avec Dufy et exposant avec Matisse, souhaitait écrire à son « *cher Ami* » « *après avoir écouté la première émission d'André Breton* » : « *Il vous a situé et votre œuvre apprécié comme il se doit, tout ce qu'il a dit nous a fait infiniment plaisir.* » Fournier fait probablement référence au premier des seize entretiens du fondateur du surréalisme avec André Parinaud, diffusé en mars 1952 à la Radiodiffusion française ; Breton y confiait au journaliste : « *Vous ne pouvez pas savoir comme j'ai tenu à approcher ceux des hommes qui prolongeaient alors cette tradition [le symbolisme]. Le premier que j'ai connu est Jean Royère. "Ma poésie, disait-il, est obscure comme un lis" et, de fait, cette poésie superbement hermétique éveille encore des échos en moi. Jean Royère dirigeait alors la belle revue La Phalange, qui publia mes premiers vers, notamment un sonnet dédié à Paul Valéry et un hommage à Francis Vielé-Griffin.* » Gabriel Fournier mentionne ensuite une interview de Royère par Paul Guth, parue dans le *Figaro littéraire* : « *La semaine dernière c'est Figaro-Littéraire qui vous présentait – (quelle époque où les maîtres doivent être présentés aux plus jeunes !) – et ce Paul Guth nous a paru s'en être bien tiré. Il est vrai que dans ce genre, un interviewer par-*

vient à être intéressant si son modèle l'est lui-même. » Il donne enfin des nouvelles de sa femme et de son fils, Blaise.

10 janvier 1953. La réponse de Jean Royère à la lettre précédente donne à Gabriel Fournier le courage de lui « adresser un petit livre que Blaise [son fils] vient de [lui] imprimer : *Le Petit Charlot* [Chez l'auteur, 1952] » : « Bien entendu je n'ai aucune prétention et ne veux pas jouer à l'écrivain. J'essaye d'écrire en peintre, avec les yeux et un peu d'oreille. » L'artiste réagit à une réflexion de Royère, qui dut aborder dans son courrier son deuil, après la mort de son épouse, Marie : « Tout ce que vous me dites sur l'absence de l'être aimé, me fait songer à toute une théorie – mais poétique – de l'Absence échafaudée par mon ami le Dr Joseph Roy et parue en 1932 dans la revue "PLAN". Pour lui la plus grande réalité réside dans l'absence. »

[13-18 janvier] 1955. Après les vœux traditionnels, Gabriel Fournier évoque la revue *Les Trois Roses*, à laquelle collaborèrent Royère et le peintre entre 1918 et 1919 : « Vous souvenez-vous de cette femme qui joua un rôle si néfaste dans la vie de ma femme et de J[ustin].-F[rantz] Simon : Marie-Adèle Chardon ? Elle a fait un historique de la Revue des Trois Roses que m'a montré un collectionneur de petites revues littéraires où elle a passé sous silence le nom du fondateur J.-F. Simon. J'ai sauté et rectifié en lui écrivant toute la vérité historique. Comme cette Chardon était amie du monsieur celui-ci en a été fâché et m'a comblé d'impolitesse. Mais je ne désarme pas et le jeune libraire Jean Hugues 1 rue de Furstenberg va sortir un catalogue des œuvres d'Apollinaire contenant toutes les revues auxquelles il collabora. Sa notice sur les Trois Roses est écrite d'après mes notes et rétablira la vérité bafouée par cette femme de malheur. » [Mary-Adèle Chardon fut secrétaire de rédaction de la revue et y donna plusieurs textes, sous son nom ou sous le pseudonyme de Claude Armel.] Fournier a vu chez Hugues, le libraire, « un bel exemplaire des Fenêtres qu'Apollinaire [lui : à Royère] dédicaca » et il en a été ému.

110 €

FRANCIS-BOEUF Jean (1873-1933). 2 L.A.S. (Paris, 16 janvier 1925. 1 page. – 15,5 x 20 cm ; 27 juin 1929. 2 pages. – 11,5 x 18 cm).

16 janvier 1925. L'ancien collaborateur de *La Phalange* félicite Royère pour sa légion d'honneur : « Vive le chevalier et ses gentes dames ! [...] Et puis après, on porte sa croix en attendant le Paradis encagé comme un fauve. [...] Mes félicitations à Tristan Klingsor et à bientôt. »

27 juin 1929. Il remercie Royère pour l'envoi d'*Archipel caraïbe* : « Mousse et moi avons goûté ce livre original et plein de poésie. Nau finira, grâce à vous et à son très pur talent, par avoir la place qu'il mérite. » Il joint un dessin [manquant] pour Marie, la femme de Royère. Il annonce un projet de voyage de sa femme et de son fils, Claude, à Paris ; il lui demande de conseiller ce dernier « au sujet du lycée à choisir ».

30 €

GANDON Yves (1899-1975). Lettre dactylographiée avec ajouts autographes (En-tête « Les Écrivains de Champagne / Hommage à Paul Fort », [avril 1952]. 1 page. – 21 x 26,9 cm).

Le poète, qui collabora à quatre reprises au *Manuscrit autographe*, adresse à Royère, son « *cher Poète* », une lettre circulaire afin de le convier à un dîner organisé pour les 80 ans de Paul Fort (« *votre ami* » [ajout autographe]), qui aura lieu le samedi 3 mai au restaurant de la Coupole : « *Nous serions heureux si vous nous faisiez l'honneur d'être des nôtres à cette manifestation qui réunira de nombreux poètes français et étrangers et qui constituera une véritable fête de la Poésie.* » Jean Royère avait préfacé *Le pèlerin de la France*, douzième volume des *Balades françaises* de Paul Fort (1948).

25 €

GAUBERT SAINT-MARTIAL Raoul (1881-1948). L.A.S. (27 juin 1912. 2 pages. – 11 x 17 cm).

Élection du prince des Poètes, qui devait succéder à Léon Dierx. *La Phalange*, avec *Les Loups*, le *Gil Blas* et quelques autres quotidiens, recueillaient les votes. « *Je m'empresse, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de me convier au référendum pour l'élection du prince des Poètes, de vous faire savoir que je vote avec joie pour le poète Paul Fort dont l'œuvre tout entière féerique appelle bien cette mystérieuse et suprême dignité.* » Il a adressé un vote dans le même sens aux rédacteurs du *Gil Blas*.

20 €

GAULTIER Jules de (1858-1942). L.A.S. (Boulogne sur Seine, 31 janvier 1930. 2 pages. – 13,5 x 20,7 cm).

Belle lettre dans laquelle l'auteur et théoricien du Bovarysme expose quelques-unes des réflexions que lui a inspirées le dernier livre de Royère, *Le Musicisme* (Messein, coll. « La Phalange », 1929) : « *Je maintiens qu'il n'y a pas de poésie pure. Le mot, dont il faut que le poète se serve déforme les états de sensibilité de toute la rigueur intellectuelle qu'il leur confère. C'est toute la tâche du poète en leur conservant leur sens d'y ajouter, d'y restituer des éléments où la sensibilité retrouve sa véritable et pleine identité. Rythme de reprise. La musique est le moyen principal de cette reprise...* »

45 €

GEORGE-DAY (1893-1971). C.A.S. (En-tête du « Secrétaire général » de la Société des gens de lettres, [été 1951]. 18 lignes + signature. – 14 x 10,4 cm).

La poétesse et romancière enjoint Royère à envoyer ses livres à M. Guelfi, « *bibliothécaire des Méjanas à Aix* » car ses « *œuvres manquent à cette somptueuse bibliothèque* », information étonnante quand on sait que Jean Royère naquit dans la ville d'Aix-en-Provence. George-Day regrette de n'avoir pas fait les démarches

elle-même pour obtenir un permis pour son ami, et lui demande « *deux lignes pour le bandeau de [s]on Eau Ardente [éd. du Dauphin, 1951] dont [elle] doi[t] faire le service de presse à la rentrée d'août* ».

15 €

GONZAGUE-FRICK Louis de (1883-1958). 6 L.A.S. (Paris, octobre 1931. 2 pages. – 13,4 x 17,8 cm ; En-tête de la revue « La Guiterne », Paris, mai 1932. 2 pages. – 21 x 26,8 cm ; Paris, juin 1932. 2 pages. – 20,6 x 26,8 cm ; Au dos d'une feuille d'ordonnance du « Docteur Rose Joffé », Paris, 1949. 1 page. – 12,5 x 18,5 cm ; Paris, avril 1952. 4 pages. – 13,2 x 20,5 cm ; Paris, avril-mai 1952. 2 pages. – 13,2 x 20,5 cm).

Octobre 1931. Louis de Gonzague-Frick remercie Royère pour l'envoi de son *Mallarmé* (Messein, coll. « La Phalange », 1931). Il a « *abandonné [s]es petits courriers des lettres, mais [il] présente une revue [La Guiterne] qui va paraître prochainement* » et pour laquelle il propose à son correspondant d'écrire un article.

Mai 1932. Louis de Gonzague-Frick annonce à Royère qu'il recevra prochainement le 4^e numéro de *La Guiterne* contenant « *un nouveau témoignage de [s]on enthousiasme relativement à "sa prose complexe"* », et son recueil *Vibones* (Figuière, 1932) : « *La couverture artistique [illustrée par Jacques Villon] est une très heureuse réussite, d'après les grands connaisseurs qui ont vu chez l'éditeur le 1^{er} exemplaire* ». Il lui parle de son article sur « Les poètes de Paris », « *qui a été très remarqué* » et où il y a « *des considérations ethno-esthétiques fort subtilement développées* » : « *N'oubliez pas que je suis né à Paris, qu'un grand ethnographe fait de votre humble serviteur un poète spécifiquement parisien.* »

Juin 1932. Maurice Canu-Tassilly lui a envoyé sa *Grappe vide* (Marcel Seheur, 1932) ; il lui a « *répondu avec enthousiasme car [il se] rappelle l'avoir rencontré Villa Michon dans un temps où [il n'était] pas tout à fait un spectre !* ». Louis de Gonzague-Frick mentionne la parution du livre de Gui Rosey [*La Guerre de 34 ans* (éditions des Cahiers Libres, 1932)] dont il parle « *dans le prochain N° de la revue Demain* ». Le compte rendu figurera dans le n° 6 (été 1932) de la revue.

1949. De Gonzague-Frick félicite Royère pour sa préface donnée au recueil de Charles-André Grouas, *Bleu semblait le Fleuve Thé* (La Phalange, 1949) : « *Exactitude, concision, science du discours, j'admire ces qualités sans omettre l'animosioris qui vous est propre. La triple fleur a surgi du rosier magique par votre main souveraine, votre souffle, créateur de quintessence. L'homme est un dieu pour l'homme s'il connaît son idéal – et le vôtre rejoint l'Azur dans une sorte d'oraflorisme parfait.* »

Avril 1952. Le poète de *Vibones* retranscrit à l'intention de Royère une appréciation sur Apollinaire de Charles-André Grouas avec qui il correspond : « *En ce qui concerne Guillaume Apollinaire, sa gloire abusive me semble surtout le produit du pharisaïsme des marchands et de la médiocrité congénitale des lecteurs. Exception faite de quelques éclairs de virtuosité, son influence aura été nettement néfaste, en*

incitant une foule d'admirateurs à briguer comme lui un succès de danseur sur le fil de fer par tant de moyens "histrioniques" qui ne constituent qu'un recours à la quadrature du faux art. Je le juge à cent coudées au-dessous de Laforgue et l'anecdote rapportée par Jean Royère dans Quo Vadis le dépeint en entier : Si l'on m'embête avec Alcools, je l'intitulerais Bifstecks... » Appréciation que Louis de Gonzague-Frick prolonge des réflexions suivantes : « Voilà qui me paraît sensiblement judicieux. Il est de fait que le titre d'un livre ne donnait pas grand souci à tout ce groupe. Alcools a été pris, vous ne l'ignorez certainement pas, dans Rimbaud. C'est la fantaisie, le hasard qui l'emportent ici sur le sérieux. [...] Théophile Gautier écrivait : "En France, les admirations et les mépris sont toujours excessifs." Le grand artiste pourrait constater, s'il revenait, ne fût-ce qu'une heure, sur notre globe trémébond, combien son jugement se trouve confirmé par nos littérateurs actuels qui s'imaginent faire des découvertes que nous avons mises en relief, au début de La Phalange. » L'épistolier ajoute dans un P.S. à sa lettre un quatrain dédié au théoricien du Musicisme : « Toute l'œuvre de Jean Royère / S'élève dans la stratosphère / En un hiératisme frais / Et nanti de nouveaux attrails. » ; et annonce la parution à Oran d'une nouvelle revue, Simoun, dirigée par Jean-Michel Guirao. Ce dernier, sur les conseils de Gonzague-Frick s'est rapproché de Rachel Sadia-Lévy, veuve de l'écrivain, et envisage de publier « le livre auquel tenait tant notre frère d'arme en littérature ». Il encourage Royère à écrire pour la revue « 3 pages de souvenirs sur l'évolution des revues » dans lesquelles il parlerait des Écrits pour l'art et de La Phalange.

Avril-mai 1952. Louis de Gonzague-Frick s'inquiète du retard que pourrait prendre la publication du livre de Sadia-Lévy suite à l'évocation, par sa veuve, d'une « réunion d'un Conseil de Famille ». Il reparle de l'article sur les revues commandé à Royère pour Simoun : « il va de soi que vous les choisiriez ; vous réserveriez, pour la fin de votre prose critique, quelques paragraphes sur les Écrits pour l'art et La Phalange. [...] Il me semble qu'il y aurait lieu d'évoquer les belles figures de Vers et Prose, Moréas, St Pol Roux et d'autres qui vous plaisent. Les Marges mériteraient, ce me semble, une mention et naturellement les deux revues fondées par Guillaume Apollinaire, L'Immoraliste et Le Festin d'Ésope. » Louis de Gonzague-Frick revient, dans la dernière partie de sa lettre, sur Guillaume Apollinaire et le jugement de Grouas : « il le juge objectivement et vous devinez, comme moi, ce qui est susceptible de le heurter dans l'œuvre du chef littéraire du Cubisme. Cela doit sauter à des yeux, comme les vôtres. Tous les poètes de cette époque se trouvent sacrifiés au bénéfice du chantre de L'Amour et de la Guerre, jolie. [...] Il y a aussi le caractère d'extranéité qui le choque. Lundi, rue Christine avait d'ailleurs été refusé par mes codirecteurs des Écrits Français qui publièrent, à la place, "Les Saltimbanques". »

150 €

GOUÈRE René (18xx-19xx). L.A.S. (Sucy en Brie, 20 juin 1946. 2 pages. – 20,8 x 26,9 cm). On joint 1 L.A.S. de la fille de l'auteur, Odette Gouère, annonçant aux époux Royère un heureux événement. (Auxerre, 26 décembre 1945. 2 pages. 20,9 x 27 cm).

Le poète de *Nuits blanches* et de *Pastels et fusains*, tous deux publiés dans la collection de « La Phalange » en 1942 et 1943, fait à Royère le compte rendu du voyage qui l'a mené de Valence à Tharot, par Auxerre, où il a visité la future belle-famille de son fils Jean et celle de sa fille, Odette, qui devrait accoucher bientôt. Il a trouvé « *en rentrant deux lettres de Magallon [qui] est passé à la Banque [où travaille Gouère] pendant [s]on absence* », et « *une bonne lettre de Charles-André Grouas [qui lui] annonce qu'il a envoyé à "Thyrse" les poèmes [qu'il lui avait] confiés* ».

20 €

GRAMONT Élisabeth de, duchesse de Clermont-Tonnerre (1875-1954). L.A.S. (69 rue Raynouard, Paris, mercredi de Pâques 1932. 1 page. – 17,7 x 26,6 cm).

La duchesse rouge remercie Royère pour l'envoi de son livre [*Frontons*, Seheur, 1932] : « *Il est beau en soi, ce qui est agréable, il est beau par tout ce que vous dites, ce que vous en faites surgir [...]. Voici tous les grands poètes qui font une ronde magique. Grâce à vous je danse contre chacun à tour de rôle, je palpe leur cadence distinctive, et je revis les beaux émois qu'ils m'ont donnés !* » Elle cite Valéry, Gasquet, Larbaud, Mallarmé, Baudelaire, et souhaiterait « *connaître Nau* ». Elle propose d'envoyer à Royère sa traduction des *Poésies* de John Keats (1923) et son *Almanach des bonnes choses de France* (1920).

35 €

GROUAS Charles-André (1883-1968). Un poème autographe signé (Bruxelles, 24 juillet 1943. 4 pages. – 20,8 x 27 cm) et 1 L.A.S. (Tampon de la Chambre des Représentants, Bruxelles, 23 octobre [1953]. 2 pages. – 21,4 x 27,3 cm).

Poème autographe signé : « *Variations musicistes pour Marie et Jean Royère* » (Bruxelles, 24 juillet 1943). Long poème de 113 alexandrins, avec corrections du poète, écrit, en vue probablement d'une publication, à la gloire de Jean Royère et de sa théorie du Musicisme, à une époque où l'écrivain se retrouve éloigné de la vie littéraire. Grouas y fait de nombreuses références à des poèmes et à des réflexions poétiques de Royère, et cite Mallarmé, le maître de ce dernier. En voici le final :

*Consonnes, blocs épars d'où la grâce est bannie,
Je pense à l'art divin du prophète Amphion
Qui bâtissait, vainqueur de votre âpre atonie,
LA-MYSTIQUE-CITÉ-DE-LA-PHO-NA-TI-ON.
Mais vous, souffles ailés d'un parler d'Arcadie,
Voyelles, sextuor aux mille inflexions,
Atomes de rosée ou l'aurore irradié
Le sel originel de vos sensations,
Vous êtes l'or natif qu'une syllabe allie,
Vous êtes, clairs essaims dans l'immense alalie,
Le limbe et le calice au mois Thargélion !*

*Voyelle, ô Galathée, ô sœur de l'Euphonie,
À te sculpter songeons que ta blanche nénie
Dédie un vers-statue à son Pygmalion.
J'ai dit. Je scelle ici et le mythe et la glose.
Reprends courage encor sous le triste fardeau.
La rose dans la nuit reste toujours la rose
Et la France, la France... Adieu... DO... MI... SOL... DO...*

L.A.S. du 23 octobre [1953]. Le poète belge apprend à son correspondant qu'il a repris ses « *occupations journalistiques quotidiennes* » et qu'il a dû écrire « *une quinzaine d'articles sur la Rhénanie* ». Il attend des « *nouvelles au sujet du Double Azur c'est-à-dire de l'essai qui [...] est en lecture actuellement* ». Il s'apprête à assister « *à la réception de Robert Goffin à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Française* » ; Goffin, écrit Grouas, avait adressé à Royère, « *il y a 2 ou 3 ans, son recueil de poèmes* ».

120 €

GUÉRIN Georges (1889-1965). 2 L.A.S. (Uccle [Bruxelles], 20 novembre 1948. 1 page. – 21,1 x 27 cm ; Uccle [Bruxelles], 26 décembre 1952. 4 pages. – 21,3 x 27,4 cm). On joint 2 L.A.S. à Charles-André Grouas. (Uccle [Bruxelles], 21 novembre 1948. 1 page. – 21 x 27 cm ; Uccle [Bruxelles], 31 janvier 1949. 2 pages. – 21 x 27 cm).

Lettres à Jean Royère

20 novembre 1948. Le poète belge, cofondateur de *La Belgique française*, doit à Charles-André Grouas « *et à sa conférence de ce vendredi, substantielle, pénétrante et profonde [sur l'œuvre de Royère], la révélation éblouissante de celle-ci, essence des pouvoirs humains les plus nobles par le Verbe à leur cime de Poésie* ». Il se plaint de la librairie, en Belgique, « *commerciale et utilitaire* » qui prive les lecteurs « *de tels universels échos* ». Il lui envoie son « *dernier recueil de vers : "Prière pour le Songe"* ».

26 décembre 1952. Guérin adresse à son « *très cher et très vénéré Maître* », une longue lettre admirative : « *Votre si belle et si bonne lettre du 15 décembre [...] m'est un message de la plus haute poésie, car elle témoigne de l'altitude que peut atteindre une âme rare de penseur et de poète, dont le destin, qui est toujours une montée au Calvaire, conduit, par la crucifixion, à la résurrection glorieuse, dans la communion des êtres les plus dignes et les plus saint que nous chérissons et invoquons.* » Le poète n'hésite pas à comparer Royère à Saint Paul « *qui faisait converger vers son esprit sacré, l'interrogation et l'espérance des légions de disciples dispersés* ». L'analogie christique se poursuit un peu plus loin : « *Je relis vos œuvres, évangiles pour le serviteur-poète, qui toujours m'enrichissent de leur essence éminente et inépuisable. À leur source, aimée et sacrée se ranime ma vie poétique et spirituelle.* » Il fait ensuite l'éloge de Charles-André Grouas qui « *est le centre d'où rayonne une sagesse généreuse, enthousiaste, une érudition étonnante, en ampleur et en profondeur, le modérateur, le régulateur des dynamismes affolés ou*

fourvoyés, l'exemple même de l'immortel génie poétique français » et « le parfait et lucide ambassadeur de [la] Pensée, [du] Cœur et de la Poésie » de Royère.

Lettres à Charles-André Grouas

21 novembre 1948. Guérin le remercie de lui avoir révélé « deux poètes, parmi les plus rares d'authentique valeur : Charles-André Grouas et Jean Royère ». Il a écrit la veille à ce dernier [voir lettre du 20 novembre 1948], craignant de « grossir l'avalanche des hommages qu'il doit recevoir » ; il remercie Grouas de lui avoir recopié une page de Royère, « l'anthologie de Walsh et ses suppléments ne donnant que deux poèmes » de lui.

31 janvier 1949. Il a relu sa « si sûre et si brillante étude des Œuvres de Jean Royère, dans [son] livre sur le "Symbole d'Igitur" » et lui exprime son admiration : « Je crois qu'il est impossible de fouiller plus intimement le miraculeux mystère qui nous enchante, et d'en faire jaillir les énergies rayonnantes dans une aussi pure lumière de langage. Ce qui me fut une heureuse et profonde surprise c'est la révélation fulgurante d'une œuvre de supérieure substance, existant si près de moi et depuis des temps déjà, que j'ignorais et qui, à présent comble mes exigences [...]. Dans ce domaine [...] j'éprouve la même impression qu'après avoir lu les maîtres de la Vraie Poésie : Nerval, Baudelaire, Mallarmé, Royère. » Guérin a enfin pu se procurer, « avec difficultés », *Clartés sur la Poésie* (1925) et *Le Musicisme* (1929) de ce dernier, et exprime sa reconnaissance à Grouas de l'« avoir plongé dans ce firmament aux seuls astres éclatants qui font et fécondent l'authentique Poésie ». Il a envoyé « au bien aimé Maître » à la fin de 1948 « Poésie pour un Fantôme » et en a reçu « des éloges qui effraient [...] [s]a résistance à l'orgueil, mais qui [lui] rendent courage et réconfort ».

50 €

GUILLOT Gaston (1889-1960). L.A.S. (En-tête de la direction de la revue « Les Annales politiques & littéraires », 21 juin 1929. 2 pages. – 13,7 x 22 cm).

Le collaborateur des *Annales* écrit à Royère pour le remercier de l'envoi d'*Archipel caraïbe*, recueil de nouvelles posthumes réunies et préfacées par l'ami fidèle : « Quel artiste, quel écrivain, quel homme ! Cet Archipel Caraïbe que j'ai savouré dans l'enfer parisien et ma banlieue industrielle est ce que Voltaire disait des *Fables de La Fontaine* "un ramassis de chefs-d'œuvre" ! ». Il lui conseille d'adresser un exemplaire du volume à Benjamin Crémieux, « le seul critique des *Annales* ».

15 €

GUSTILY KRAFFT Jacques (1890-1960). L.A.S. (Paris, 9 février 1952. 2 pages. – 13,4 x 20,9 cm).

Le fondateur du cercle d'esthétique « Aliénor » s'adresse à son « bien cher Maître » pour le remercier de sa lettre ; il se dit très touché d'être considéré par Royère

comme son « *neveu* » et se réjouit de la parution prochaine de *Pérennité de Ronsard* (tiré à part de la revue *Quo Vadis*) dont « *le titre tient du mur de Chine, voire du mur de vigne séparant deux cépages dans le Blésois et la Touraine au vin blanc malicieux* ». Il lui annonce la parution de son *Essai sur l'esthétique de la Prose* : « *Comme je l'ai construit à partir de l'esthétique – nôtre – de la poésie, vous devinez que votre nom y revient souvent.* » Le volume devrait paraître chez Vrin le mois suivant.

15 €

HARAUCCOURT Edmond (1856-1941). 3 L.A.S. (4 et 14 novembre, 31 décembre 1931). 3 pp. (pneumatique avec adresse – 12,5 x 18 cm ; lettre – 13,5 x 21,5 cm ; lettre sur papier bleu – 21 x 27 cm).

Intéressante correspondance autour des votes pour l'attribution du Prix Lasserre de Littérature et de l'envoi d'un poème pour *Le Manuscrit autographe*. Le 4 novembre, Haraucourt remercie Royère pour l'envoi de son *Mallarmé* (Messein, coll. « La Phalange », 1931) et voit dans le préfacier, Paul Valéry, « *le parrain tout indiqué de [sa] candidature. Cela d'ailleurs ne saurait empêcher d'autres voix amicales de crier "amen".* » Il a déjeuné la veille avec un « *ancien Président du Conseil* », membre du jury, qui a promis sa voix à Royère. Il lui annonce l'envoi prochain de l'autographe demandé. Le 14 novembre, c'est chose faite ; il s'agit du poème intitulé « *À Émile Gallé, verrier lorrain* » qui sera reproduit dans *Le Manuscrit autographe*, n° 36 (novembre-décembre 1931) : « *Ce sonnet était resté inédit jusqu'à l'été dernier, et il l'est quasiment encore ; il a paru dans une plaquette de luxe tirée à 100 exemplaires.* » Il donne à son correspondant des nouvelles du Prix Lasserre : « *les conversations que j'ai pu avoir, depuis mon retour à Paris, semblent indiquer qu'il n'y aura guère que 2 concurrents sérieux : Vous, et M. A. Leblond [...] qui paraît être également sympathique à tout le monde.* » Le 31 décembre, Haraucourt a reçu la revue et remercie Royère pour « *la notice qui a fait à [s]on sonnet une très flatteuse escorte* » ; il regrette de ne pas mériter lui aussi des remerciements. En effet, l'élection de Royère étant sûre, il « *n'[a] pas voté pour [lui] au Prix Lasserre* » ayant envers les Leblond « *depuis deux ans, non pas un engagement mais un devoir moral* ». Le théoricien du Musicisme fut bel et bien, malgré la défection d'Haraucourt, couronné lauréat du Prix Lasserre doté de la somme de 10.000 francs.

120 €

HENNIQUE Léon (1850-1935). L.A.S. (Paris, 28 juin 1924. 2 pages. – 10,3 x 17,2 cm).

Il remercie Royère pour l'envoi de ses *Poésies* (Bibliothèque du Hérisson, 1924) et l'« *aimable dédicace* » : « *Votre livre est plein de vers magnifiques – et je vais avoir la joie de l'accoter dans ma bibliothèque aux meilleures, aux plus fortes œuvres laissées par nos aînés.* »

25 €

HERRIOT Édouard (1872-1957). Carte de visite signée. (« Édouard Herriot / Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ». 3 lignes. – 6,5 x 10,5 cm).

Le ministre remercie Royère « *pour cet admirable et précieux volume* ». En charge de l'Instruction publique entre juillet 1926 et novembre 1928, il pourrait s'agir d'un des deux livres sur Baudelaire, ou du *Mallarmé*, paru chez Kra, à moins que ce ne soit *Ô quêteuse, voici !*

15 €

JAMATI Paul (1890-1960). L.A.S. (En-tête : « LE MAIL / revue mensuelle de littérature / Directeurs : Marcel Abraham et Roger Secrétain ». Orléans [53 avenue Dauphine], 20 avril 1928. 4 pages. – 21 x 26,7 cm).

Le poète, disciple de René Ghil, vient seulement de recevoir « *l'exemplaire de Ô quêteuse, voici !* » [Kra, 1928] et loue l'auteur du recueil : « *Vous êtes un magicien incomparable. Comment pouvez-vous si miraculeusement vous tenir à la fois dans la vie et dans l'empyrée ? Et quelle musicalité, quelle simplicité multiple de symboles, quel attendrissement de cœur !* » Il a demandé à Divoire de lui réserver le compte rendu du volume. Il a reçu ses deux exemplaires du *Figaro* (supplément littéraire du 14 avril) où son article « Jean Royère, esthéticien » a été publié. Il parle ensuite de l'accueil critique de *Paris au magnésium* paru dans la collection « La Phalange » (Albert Messein, éditeur) en début d'année, essentiellement recensé dans la presse locale ; il a néanmoins reçu « *des lettres excellentes, notamment de [leur] ami Normandy [...], d'autres de Miomandre, de Mouquet, de Lebesgue : mais feront-ils des articles ?* » Jamati pense qu'il sera inutile de sacrifier d'autres exemplaires pour le service de presse. Il consacrera volontiers « *à [leur] cher ami Godoy un article analogue à celui [qu'il vient] d'écrire sur [lui]* », mais il veut d'abord « *parler d'Hosanna sur le sistre et de Ô quêteuse, voici ! dans une même chronique du Mail* », revue qui « *est d'ailleurs de plus en plus lue* ». Il demande à Royère s'il compte publier « *les poèmes inédits que laisse Jacques Prado* » et termine sa lettre en l'invitant à venir passer, avec Madame Royère, « *un dimanche entier à Orléans* ». Le recueil posthume, *Holocauste*, de Prado paraîtra l'année suivante, avec une préface d'Henri de Régner, dans la collection « La Phalange ».

50 €

JARTY Louis (1888-1964). L.A.S. (Boulogne, 11 février 1942. 6 pages. – 15,5 x 20 cm [quatre premiers feuillets] & 13,5 x 20,8 cm [2 derniers feuillets]).

Après avoir donné quelques conseils médicaux à Royère, le docteur et poète Louis Jarty fait un long commentaire du recueil *Orchestration* (Messein, coll. « La Phalange », 1936), au regard de son ouvrage d'esthétique sur *Le Musicisme* (Messein, « La Phalange », 1929) et de sa préface à la deuxième édition de *Mallarmé* (Messein, « La Phalange », 1931) : « *Et voilà la grande, la vraie, la décisive trouvaille que nul n'avait faite avant vous, pas même Mallarmé, qui a pourtant tourné autour,*

comme la foudre ! c.à.d. la génération sonore du poème, l'intégration progressive de tous ses éléments par une sorte d'état de grâce que Valéry s'est cru obligé de nier, sans doute parce qu'il lui devait plus, en vertu d'une défiance qui veut être de la lucidité et du contrôle et qui n'est en définitive, qu'un sacrifice inutile au rationalisme, scientisme, académisme, et autres jeux de la surface... [...] À l'aide des constatations prosodiques, syntaxiques et psychologiques que vous avez si précisément faites au sujet de la fameuse triade Boileau – La Fontaine – Baudelaire [...], j'ai repris vos vers un à un et plus je les tournais, retournais, palpais, coupais et ressoudais, plus ils étaient vivants ; certains, même plusieurs, beaucoup, définitifs. Et j'ai trouvé, reconnu ma parenté : [...] cette rencontre de la condensation irradiante, du noyau incandescent du vers plein, synthétique, du mot de 12 syllabes qui tient plus qu'il n'avait promis et qu'on n'eût espéré. » Suivent des citations de poèmes commentées par Jarty. Il reporte à une prochaine lettre son appréciation de « l'esthéticien qui ne lui [au poète] cède en rien, ce qui est rarissime ». Il espère pouvoir le voir bientôt à Paris : « Quelles bonnes causeries j'attends de votre séjour, même s'il doit être relativement court ! Et puis, cette maudite et stupide guerre finira bien ! » Il finit sa lettre en citant et en commentant quelques vers de Denise et en lui demandant s'il connaît « Théophile Briant du groupe du "Goëland" » et ce qu'il en pense, « Briant, naturellement, sérieux et sincère, mis à part ».

35 €

JEAN-DESTHIEUX François (1895-1944). 2 L.AS. (Nice, [1930]. 4 pages. – 13,8 x 21,5 cm ; En-tête de la revue « Sur la Riviera », Nice, 2 janvier 1931. 2 pages. – 21,5 x 27, 6 cm).

[1930]. Jean-Desthieux s'adresse à son « cher Maître » pour le remercier de sa bienveillance « qui n'apaise pas [s]on scrupule » à propos d'un article assez critique qu'il a consacré au *Musicisme* de Royère : « Je viens d'écrire à Castéla pour le prier de me renvoyer mon article. J'en retrancherai tout ce qui n'en est pas assez respectueux à mon gré. Hélas ! il est trop tard pour que j'en puisse faire autant dans ma petite revue personnelle : Heures perdues où j'ai fait passer [...] un À la manière de Jean Royère dont l'indulgence que vous me témoignez me rend honteux. » Il s'explique sur ce qui l'éloigne de sa poétique : « mon seul désaccord avec vous réside en l'obscurité du vocabulaire par vous choisi et dans le choix des exemples. Je vous reproche de rendre inintelligible ce qui est tout simple, – et aussi d'attacher une importance excessive à l'art que nous aimons, que nous préférons, mais qui ne tient point tant de place en la vie ! [...] Il y a, en outre, moins de mérite à faire un poème avec les mots de tout le monde qu'à faire élection d'un vocabulaire tellement précieux qu'il en devient hostile, contraire à la loi du langage... » Il lui réitère néanmoins son respect : « N'étiez-vous pas l'ami de Paul Adam ? Et vous vous souvenez de ce pauvre Rolmer dont je ne puis parvenir à éditer les derniers chants... Excusez cette lettre. Elle est déjà d'un ami reconnaissant et presque repentant... »

2 janvier 1931. Les relations entre les deux hommes se sont à l'évidence réchauffées, et Jean-Desthieux témoigne sa reconnaissance à son « cher Poète » qui lui a ménagé « un très agréable nouvel an » : « Je suis particulièrement heureux de pen-

ser que *Les Noces Dolentes* paraîtront dans le somptueux vêtement que leur a préparé votre bonté et, naturellement, je suis d'accord sur toutes les conditions. [...] Ce qui me fait le plus de joie, c'est la préface que vous m'avez promise pour le recueil. » Le volume de vers de Jean-Desthieux paraîtra en effet, préfacé par Jean Royère, chez l'éditeur Marcel Seheur, l'année suivante. Par ailleurs, il le remercie d'avoir publié *Chants perdus* de Lucien Rolmer (1880-1916) dans sa collection « La Phalange » (Albert Messein) : « *J'éprouve une grande satisfaction d'avoir pu mener enfin à bien l'édition de ces reliques qui m'avaient été confiées et de l'avoir fait avec vous, c'est-à-dire dans la meilleure compagnie qui se puisse souhaiter.* » S'il n'a pas pu encore faire le service de presse du volume, c'est « *pour la simple raison [qu'il n'a] pas encore reçu les exemplaires nécessaires, Messein [lui ayant écrit] de ne pas le faire pendant les fêtes* ». Il lui souhaite une bonne année et lui signale « *sans rien revendiquer et parce [qu'il lui en avait] annoncé le service* » qu'il n'a plus reçu le *Manuscrit autographe* depuis juin ou juillet.

55 €

JOUHANNAUD Pierre, Madame (18xx-19xx). Carte de visite autographe signée (8 décembre 1930. 11 lignes + signature. – 8,3 x 6 cm).

L'épouse de l'avocat remercie Royère pour l'envoi de « *cette somptueuse et touchante publication qui, dans notre époque de machine à écrire, fait une place à l'âme désuète des "écritures"* ». Il s'agit du n° 29 du *Manuscrit autographe* (septembre-octobre 1930) où figurait un extrait manuscrit du drame de Charles Vildrac (voir lettre plus bas) : « *Quel plaisir j'ai eu à revivre la grande scène de "la Brouille" et à comparer la calligraphie "intimiste" de Vildrac avec un autographe de Duhamel !* »

10 €

KERHOUEL André de [voir **LEFEBVRE André**]

LA FORCE Auguste-Armand de (1878-1961). 2 L.A.S. (Saint-Aubin, 15 octobre 1934. 1 page. – 13,5 x 21 cm ; Cannes, 7 mars 1935. 2 pages. – 13,2 x 20,7 cm).

Correspondance concernant la candidature de Jean Royère au fauteuil d'académicien laissé vacant par la mort de l'Abbé Bremond.

15 octobre 1934. L'académicien remercie Royère de lui avoir « *fait part de [ses] intentions* » et se tiendra à sa disposition, dès son retour à Paris, afin de « *fixer un rendez-vous pour la "visite académique"* ». En attendant, il lit « *le beau livre* » que Royère a eu « *l'aimable pensée de [lui] envoyer* », peut-être la nouvelle édition du *Musicisme sculptural* (Messein, coll. « La Phalange », 1934).

7 mars 1935. Son retour sur Paris n'étant prévu « *que juste pour l'heure du vote* », il ne pourra malheureusement le recevoir. Mais « *il n'oublie pas combien sont fortes les raisons qui [l']ont porté à poser [sa] candidature au fauteuil de l'Abbé Bremond* ».

C'est finalement André Bellessort qui sera élu au premier tour de scrutin, le 28 mars 1935, par 15 voix contre 4 à Jean Royère et 4 à Gaston Rageot.

30 €

LA VAISSIÈRE Robert de (1880-1937). 3 L.A.S. (Carte de correspondance. 9 mars 1927. r° & v° – 9 x 11,5 cm ; 6 juin 1929. 3 pages. – 14 x 18 cm ; 30 mars 1932. 2 pages. – 13,3 x 17cm).

Belle correspondance adressée à Royère par ce poète de l'école fantaisiste, qui signait aussi Claudien et qui publia ses *Labyrinthes* en 1925 dans la collection « La Phalange ».

9 mars 1927. Il exprime à Royère la « *joie littéraire et intellectuelle – joie vraiment exceptionnelle – [que lui] a donnée [son] beau livre sur Baudelaire [Baudelaire mystique de l'Amour]* » : « *Votre étude est en tous points remarquable, à mon sens [...]. Je vous remercie encore de m'avoir fait don de votre Baudelaire, que je tiens pour une œuvre maîtresse.* »

6 juin 1929. Il accuse réception d'*Archipel caraïbe*, recueil de contes de John Antoine Nau édités et présentés par Royère : « *Ces nouvelles de Nau sont d'une couleur, d'une intensité qui justifie votre admiration. Certes, vous avez raison de rappeler, à ce propos, les noms de Gauguin et de Daumier.* » Il se dit confus « *de [sa] si élogieuse dédicace* » et espère passer le voir bientôt à l'Hôtel de Ville. Il lui demande enfin de bien vouloir lui adresser un exemplaire du numéro du *Manuscrit autographe* où doit paraître son poème en prose autographié. Il s'agit de « La gare de minuit » publié dans le n° 21 (mai-juin 1929).

30 mars 1932. Il vient de lire *Frontons* et y a pris « *le plus vif plaisir* ». Royère « *y parle de la poésie en poète, ce qui est la seule manière d'en dire quelque chose de vrai et de la servir* ». Robert de La Vaissière a spécialement goûté les souvenirs d'enfance de l'auteur « *à Aix, en compagnie de Gasquet* ». Il lui redit toute son « *admiration littéraire* ».

70 €

LANSON Gustave (1857-1934). L.A.S. (29 octobre 1931. 1 page. – 13,5 x 19,5 cm).

Le père de l'histoire littéraire accuse réception de la réédition du *Mallarmé* de Royère (Messein, coll. « La Phalange », 1931) : « *Quels que soient les doutes que je puis conserver sur la valeur de la théorie poétique de ce poète, une chose du moins ne me laisse pas de doute, le talent de son interprète d'aujourd'hui.* »

20 €

LAPLAUD Fernand (1906-19xx). L.A.S. (Lille, 5 novembre 1929. 3 pages. – 21,5 x 27 cm).

Laplaud, futur fondateur de l'Association Internationale des Amis de Pierre Loti, remercie Royère de son aimable appréciation de *Considérations paradoxales* (en collaboration avec Valentin Bresle, *Mercure de Flandre*, 1929) dont un chapitre était consacré au Musicisme et à son théoricien : « *il était à l'origine bien plus conséquent et je possède encore de nombreuses pages qui ont été retirées de la rédaction définitive parce que trop personnelles.* » Ces pages, il n'exclut pas de les reprendre un jour et de les publier. Il remercie également son correspondant pour ses précisions concernant l'expression de « *Poésie pure* » : « *les signaler eût été merveilleux et notre saint abbé Brémond quelque peu marri – quoique le mot de "musicisme" rende admirablement le sens de toute poésie qui rejoint le mieux possible cette parcelle de feu primitif demeurée enclose dans les mots. [...] Votre honneur et votre fierté – cher Monsieur – est d'avoir su, après Mallarmé, après Baudelaire, retrouver sous la rude écorce du langage l'intime musicalité qui y réside encore.* » Il vient de recevoir le recueil *Ad Astra* de Théo Varlet (Messein, coll. « La Phalange », 1929), préfacé par Royère. Il sollicite de ce dernier sa collaboration au numéro spécial que le *Mercure de Flandre* doit consacrer prochainement à Marcel Batilliat. Royère ne semble pas avoir donné suite.

25 €

LE BLOND Maurice (1877-1944). L.A.S. (En-tête du secrétaire général du « Ministère de l'Intérieur » aux « Journaux officiels », Paris, 18 avril 1929. 4 pages. – 14 x 21 cm).

Le Blond répond à une lettre de Royère qui l'a « *infiniment touché* » et qu'il juge « *un précieux témoignage [...] émanant d'une intelligence comme la [sienne], dont [il n'a] cessé de suivre avec une curiosité admirative et, en toute sympathie, le développement, ayant été un lecteur assidu de la Phalange* ». Ce naturaliste historique, proche de Saint-Georges de Bouhélier, puis gendre de Zola, rappelle son parcours et son évolution : « *Les réactions en littérature ont presque toujours, à mon avis, pour point de départ, non pas des antinomies ou des antipathies, mais un instinct ou la volonté de s'affranchir d'une sympathie trop vive. Je l'ai ressenti, moi-même, très jeune et précocement imbu du symbolisme, lorsque nous étions entraînés avec mes amis, à nous soustraire à son emprise et notamment à la séduction mallarméenne. Je me souviens qu'ayant, à 18 ans, écrit une petite étude sur Mallarmé, celui-ci voulut bien me féliciter de l'avoir étudié en m'abstenant des "re-dites laudatives". C'est cette vénération première qui m'a pressé à rechercher dans la volumineuse correspondance adressée à Zola, ces lettres de Mallarmé.* » Il revient ensuite sur les débuts de Zola et sur sa réception : « *Il est assez curieux de constater que les débuts de Zola furent d'abord encouragés et admirés par des poètes, Gautier, d'abord, puis Banville, Mallarmé, Cladel, alors que les adeptes du réalisme, les Champfleury, les Duranty, étaient absolument ahuris par les hardiesses et les tendances du Ventre de Paris et de La Faute de l'Abbé Mouret, qui leur échappaient complètement.* » La fin de la lettre fait référence à l'affaire des *Dix-neuf lettres de Stéphane Mallarmé à Émile Zola*. Édité par Jacques Bernard (« La Centaine ») avec une introduction de Léon Deffoux et un commentaire de Jean Royère, au début de l'année 1929, avec l'autorisation des héritiers de Zola

(Jacques et Denise, la fille du romancier et l'épouse de Le Blond), cette correspondance fut placée sous séquestre, en mars, après une plainte du D^r Bonniot, gendre et exécuteur testamentaire de Mallarmé. Maurice Le Blond avait alors pris partie, en même temps que Royère, pour l'éditeur contre le plaignant : « *Je vous répète quel plaisir j'ai pris à vous affirmer publiquement ma sympathie et à vous savoir avec nous dans une cause juste. Je souhaite que le d^r Bonniot continue son action (il a l'air d'hésiter). La Littérature n'aura qu'à y gagner, et ainsi que vous le dites, il faut que notre affaire gagnée devant l'opinion triomphe au Palais.* »

70 €

LEBLOND Ary (1877-1958). 2 L.A.S. (Jeudi [1^{er} semestre 1922]. 3 pages. – 10,5 x 13,4 cm ; En-tête de « La Vie – revue bi-mensuelle », Paris, novembre 1928. 2 pages. – 13,9 x 20,5 cm).

[1^{er} semestre 1922]. Ary, l'aîné des cousins Leblond, écrit à Royère au sujet de l'association que ce dernier tente de constituer autour de la mémoire de John-Antoine Nau, et du nom qu'il souhaite donner à cette société d'amis du premier prix Goncourt : « *Tout va très bien. Sauf [...] ce mot "partisans". Il fait un peu trop jeunet, petite revue, et donne au groupement un air, un sens combattif qui, en définitive, ne me semble pas très désirable, vu ce que nous poursuivons. J'y ai longuement réfléchi et tous deux [Marius et Ary Leblond] nous vous proposons : "Le Souvenir de Nau".* » Dans la presse, des entrefilets rendant compte de l'entreprise titreront aussi bien « Les partisans de Nau » que « Le souvenir de Nau ». Ary Leblond annonce à Royère l'envoi de leur roman *Ophélie* qui vient de paraître aux éditions de La Sirène, et lui serait reconnaissant s'il pouvait « *en dire quelque part [son] sentiment* ».

Novembre 1928. Ary Leblond prévient Royère de l'envoi de leur dernier livre, paru chez Ferenczi, *Étoiles* : « *Heureux serais-je si cette prose sur notre ciel constellé, nos forêts, nos plages plaisait au pur poète, et très fier si vous pouviez quelque part en exprimer votre sentiment.* » Leblond se dit « *bien content du succès qu'ont remporté [les] derniers écrits [de son correspondant] et de la belle place que [les] contemporains [lui] ont reconnue* ». Il l'interroge enfin sur une éventuelle publication prochaine de la correspondance de Nau : « *Je ne relis jamais ses lettres sans vibrer au sortilège de son amitié toujours si artiste.* »

40 €

LE DANTEC Yves-Gérard (1898-1958). L.A.S. (En-tête de la « Direction de l'Enseignement / Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts », Paris, 28 février 1929. 3 pages. – 13,3 x 21 cm).

Le Dantec exprime sa reconnaissance à Royère de « *vouloir bien insérer de [s]es poèmes dans [son] admirable revue [Le Manuscrit autographe]* » : « *c'est un honneur auquel je suis très sensible et c'est une joie pour moi d'imaginer mes rythmes présentés sous une forme si précieuse.* » [Les vers de Le Dantec ne paraîtront que dans le n° 25 de la revue, en janvier-février 1930]. Il a reçu à sa grande surprise

un exemplaire d'abonné du *Manuscrit* qu'il suit « depuis l'origine, l'ayant jusqu'ici achetée au numéro », mais à laquelle il compte bien s'abonner un jour. Il pense avoir bientôt de ses nouvelles par son « excellent camarade André Mora qui est aussi [s]on voisin ».

30 €

LEFEBVRE André (18xx-19xx), publiant sous le nom de **André de KERHOUEL**. L.A.S. (Paris, 26 mars 1932. 1 page. – 20,8 x 26,7 cm).

Lefebvre écrit à son « cher Poète », sans doute après la réception de *Frontons* (Seheur, 1932) pour lui exprimer son admiration, placée sous le signe de l'auteur des *Fleurs du mal* : « Je suis un grand admirateur de Baudelaire : je le lis souvent avec ferveur et avec passion, savourant les beautés terrestres et mystiques de son œuvre. / Mais en plus de mes propres impressions et des livres sur ce grand poète, comme celui de Stanislas Fumet, mon ami, si lumineux pour nous montrer les combats du [mot illisible], et les pages de Francis Jammes, c'est avec vous que j'ai vraiment pénétré dans l'âme souffrante de Baudelaire et dans ses contemplations devant la Beauté. » Il fait ensuite l'éloge de *Poèmes d'amour de Baudelaire* (Albin Michel, 1927) et de *Clartés sur la poésie* (Messein, coll. « La Phalange », 1925) « qui [lui] ont ouvert aussi des horizons infinis ». Lefebvre annonce à Royère qu'il compte faire paraître, sous le pseudonyme d'André de Kerhouel, « un recueil d'une centaine de poésies » : *Le chemin de la vie*.

15 €

LELONG Jean (19xx-xxxx). L.A.S. (Sevrans, 5 janvier 1955. 1 page. – 21 x 21,5 cm).

Le poète, dont Royère préfaça le premier recueil, *Rumeur*, chez Messein en 1949, adresse à son « cher Maître » ses vœux pour la nouvelle année. Il regrette que ses occupations ne lui permettent pas d'aller l'embrasser, mais il « n'oublie pas le maître à qui [il] doit d'être [...] poète ».

15 €

LOCHAC Emmanuel (1886-1956). 2 L.A.S. (En-tête du « Terminus Café, café brasserie, 9, avenue de Nogent, Vincennes », lundi 7 mai 1934. 2 pages. – 21 x 27 cm ; 8-9 juillet 1941. 10 pages. – 21 x 27 cm).

7 mai 1934. Lochac se dit très touché par la sollicitude du couple Royère, réconfort dont il a bien besoin. Le poète venait de perdre sa mère. Il parle de sa santé fragile : « Un des problèmes pour moi est de traverser cette période tragique sans congestion cérébrale. Je ne parle pas du cœur qui n'est pas solide non plus. » Il donne à son « cher Maître » l'adresse de sa sœur au cas où sa femme « restait seule » et s'excuse de « prendre ce ton tragique » : « Dans ce monde où je me suis toujours senti dépaysé, la détresse est, paraît-il, une honte. »

8-9 juillet 1941. Belle et longue lettre dans laquelle l'auteur des tercets et des monostiches expose ses conceptions sur la poésie et révèle son désir d'écrire des poèmes en prose. Entreprise, longtemps mûrie qui nécessite l'aide de Royère : « *il me faut votre assistance pour me donner la volonté, voire la possibilité d'entreprendre enfin un ouvrage dont la réalisation est pendante depuis 1906.* » Il rappelle à son « *cher Maître* » les sacrifices littéraires qu'il a dû faire et l'ascèse à laquelle il a dû s'astreindre : « *En dépit de mon enthousiasme pour [...] Dumas, Sue, Soulié, Richebourg, [...], etc., je me plongeais dans la relecture intensive des classiques. Depuis ce temps, je ne crois pas que se soient passés trois jours sans au moins une heure de cet exercice.* » Il pense que José Maria de Heredia ne procédait pas autrement « *autrement comment expliquer qu'un Cubain (voyez Godoy) ait pu consacrer toute sa vie à l'élaboration patiente et tuante de quelques sonnets ? Comme moi, il a dû subir la même évolution, avoir peut-être de torrentielles ambitions, avoir peut-être rêvé d'écrire une réplique à Rocambole ou doter la France d'un Lope de Vega. Mais il s'est soumis catholiquement, si je puis dire, à une terrible discipline.* » Il revient sur son premier livre, *Le Dimanche des Malades*, publié en 1919 sur les conseils de Han Ryner, et rappelle l'importance de Royère dans sa vie d'écrivain : « *Je travaillais en même temps, de loin en loin, mais sans grande conviction à mes tercets, jusqu'au jour où votre article du Monde Nouveau m'a aiguillé sur une voie que je n'ai pas quittée depuis.* » Il fait part de ses vues sur la production et le jugement poétiques : « *On voulait soi-disant exprimer tout le mystère de l'âme, mais la palme était donnée (et justement donnée !) non pas au poète qui exprimait le mieux ou le plus ce mystère, mais à celui qui réunissait le mieux ou le plus les conditions de beauté plastique, verbale dans cette expression. [...] La poésie devenait quelque chose d'honorifique, de surajouté, de nullement essentiel à la... poésie !* » ; et revient sur son approche personnelle du poème : « *J'ai donc, après avoir passé l'âge de quarante ans et après de longues méditations et études (c'est peut-être un fait unique), essayé d'exprimer les émois de ma dix-huitième année (car je considère l'adolescence comme le seul âge des poètes). [...] Car le fait est là : je ne me suis jamais exprimé intégralement, ou, pour être plus précis, je n'ai jamais exprimé ce qui m'est le plus personnel, certaines impressions, sensations qui sont un amalgame de mes atavismes, de mes toxines physiques, de mes origines et de mes transplantations, de mon genre de mysticisme, de mon goût pour les sensations fugaces, indicibles, les souvenirs d'enfance, les songes, tout ce qu'il y a d'impalpable et de profond et d'éternel dans l'éphémère, les apparences.* » Il développe ensuite sa conception du poème en prose : « *Il me semble qu'il y aurait peut-être un moyen de contenter ce lecteur en suggérant dans une prose translucide, arythmique, achromatique (la prose de Voltaire, de Stendhal) les sensations troubles de son enfance, ses émois et ses songes.* » ; prenant pour exemple, quoiqu'insatisfaisant, l'œuvre de Loti : « *Loti l'a essayé et, jusqu'à un certain point, y a réussi, puisqu'il a éteint la soif de cette poésie particulière (la vraie, probablement) chez des milliers de lecteurs et surtout de lectrices (ce dernier point est significatif). Mais Loti, c'est un peu la civette sans lièvre. Il nous étale le long de trente volumes (d'une façon incomparable, d'ailleurs) son vague à l'âme, ce qui est justement l'état où se trouvent souvent le lecteur et la lectrice qu'il séduit, mais il ne leur fournit pas le poème, dans son sens étymologique d'achevé, la mélodie, le tableautin que ces lecteurs désirent et ceux-ci font*

toujours chou blanc à chaque livre, ils n'ont jamais l'équivalent d'un sonnet. L'œuvre de Loti n'est pas encore le poème en prose, elle ne l'est pas, esthétiquement, je veux dire, les cœurs littéraires n'ont pas permis d'adopter ces pages, de leur conférer la qualité accordée aux vers de Verlaine, de Mallarmé ou de Nerval. Mais c'est (cette œuvre) – quoi qu'en ait dit Thibaudet – la preuve que ce genre est accessible, réalisable. » Lochac propose à Royère de poursuivre cet exposé dans une prochaine lettre et achève celle-ci en lui apprenant qu'il a vu la veille « *George Day qui [lui] a parlé de son intention de procurer [à Royère] une activité dans la capitale qui rendrait possible [son] retour immédiat* ».

110 €

MACLAREN Malcolm Shaw. L.A.S. (Oxford, 15 avril 1928. 2 pages. – 12,5 x 20 cm).

Le disciple britannique de Théo Varlet écrit avoir « *été très sensible à l'aimable et très beau présent [qu'il a] eu la bonté de [lui] adresser – en cette belle édition* » ; il s'agit du recueil récemment paru chez Kra : *Ô quêteuse, voici !* Il est en train de réaliser une anthologie des poètes français contemporains et « *aimera[i]t [y] donner "Quête du double azur" à la place du poème adressé à M. Masson, dont [il] oublie le titre* ». Son projet « *traîne toujours, en attendant de mettre en règle les autorisations nécessaires [...]. Il y aura des difficultés d'autorisation en ce qui concerne les poésies de Louÿs – d'après ce que [lui] répondent les éditions Montaigne.* » Il joint à sa lettre « *la complétion [sic] d'un poème dont [il] avait [t] soumis le premier quatrain à M. Armand Godoy* » et demande à Royère de le montrer à ce dernier « *sans le "vu et approuvé" du maître Théo Varlet* ».

30 €

MAGALLON Xavier de (1866-1956). 3 L.A.S. (Paris, le 17 janvier 1925. 1 page. – 12,7 x 19,2 cm ; début décembre 1954. 2 pages. – 13,2 x 21 cm ; Marseille [Villa Magdala, S^{te} Marthe], 9 décembre 1954. 1 page. – 13,2 x 21 cm).

17 janvier 1925. Il félicite Royère pour sa légion d'honneur.

Début décembre 1954. De Magallon s'inquiète de ne plus avoir de nouvelles du « grand ami Godoy » qui n'a pas répondu à ses lettres le remerciant de l'envoi de son dernier volume. Il lui avait adressé « *un poème de quelques années, un poème qu'il connaissait car j'y avais joint dans le temps le rôle qu'il y jouait lui-même, il en était le héros en apparaissant au milieu de la journée splendide en augmentant sa splendeur* ». Il ne sait plus où écrire à Emmanuel Lochac qui « *cherchait récemment encore un logis définitif* ». Il « *arrange [s]a bibliothèque qui a perdu beaucoup de [s]es livres les plus chers. Heureusement [il a ceux de Royère] auxquels [il] tient comme aux plus précieux.* »

9 décembre 1954. Il est rassuré par la lettre de Royère « *qui ne contient que de bonnes nouvelles* ». Il parle de son existence et du passé : « *La Vie avec les livres,*

assurément ! Et aussi pour les derniers temps avec les splendides revues évanouies, la Phalange, Eurydice... »

30 €

MAI Helen [pseud. de Jeanne LARTIGUE] (1903-1995). L.A.S. (Paris, 11 janvier 1950. 2 pages. – 20,9 x 26,8 cm).

L'artiste, connue pour sa peinture à l'encaustique, ses céramiques et mosaïques, a appris « *avec un immense plaisir [...] par Jean Lelong que [Royère voulait] bien [lui] faire l'honneur et l'amitié de venir assister à la conférence de Monsieur Jean Grès Le Castel à l'atelier* ». Elle s'excuse d'avoir fait appel à André Devaux pour lui « *faire part de [s]on invitation et de [s]on égoïste désir* » et lui indique les moyens « *les plus commodes d'atteindre la maison* ». Elle achève sa lettre en exprimant le plaisir de profiter « *ainsi de plus d'une autorité spirituelle* ».

20 €

MANDIN Louis (1872-1943). 7 L.A.S. (Paris, 6 juillet 1906. 2 pages. – 12,7 x 19 cm ; Paris, 10 décembre 1906. 1 page. – 12,7 x 19 cm ; Paris, 18 mars 1907. 2 pages. – 12,7 x 19 cm ; 9 novembre 1917. 3 pages. – 10,5 x 13,5 cm ; 27 novembre 1917. 2 pages. – 13,5 x 20,8 cm ; 27 décembre 1917. 3 pages. – 11,1 x 17,2 cm ; 17 janvier 1918. 2 pages. – 11,1 x 17,2 cm)

6 juillet 1906. Il est allé voir Royère la veille, mais ne l'a pas trouvé chez lui. Il répond à « *l'offre aimable* » qu'il lui a faite et lui adresse « *deux pièces de vers* » : « *Si elles vous conviennent, j'en serai très heureux ; mais si elles ne vous conviennent pas, je vous prie de vouloir bien me le faire savoir, sans ménagement, et je pourrai vous en soumettre d'autres.* » Le poète creusois avait fait paraître un premier recueil en 1905, *Les Sommeils* (éd. de La Plume), et cherchait à publier ses vers dans des revues. La première collaboration de Mandin à *La Phalange* sera un compte rendu de *Chants perdus* de Lucien Rolmer (n° 19, 15 janvier 1908) ; puis plusieurs poèmes de lui paraîtront dans la revue entre juillet 1908 et août 1912.

10 décembre 1906. Mandin retente sa chance auprès de Royère et de *La Phalange* auxquels il soumet « *quelques pièces de vers* ».

18 mars 1907. Mandin a reçu le numéro du 15 mars de *La Phalange* et remercie Royère pour le compte rendu de son recueil [*Ombres voluptueuses*, Sansot, 1907] qui l'a « *profondément touché* » : « *car j'ai pu apprécier que vos articles critiques, outre les hautes qualités littéraires qui les distinguent, en ont une qui devrait être commune et qui aujourd'hui, malheureusement, est presque aussi rare que le génie même : la sincérité.* » Il passera le voir jeudi pour le remercier « *personnellement* ».

9 novembre 1917. Au front, où il a regagné sa compagnie, il émet le souhait « *de recevoir souvent de [ses] nouvelles, d'autant plus heureux que lorsqu'il est] dans la zone, c'est [s]a seule distraction intéressante de lire les lettres que [lui] envoient [s]es amis* ». Il se plaint de la qualité des revues actuelles : « *Tout le monde sent que nous avons besoin, beaucoup plus que jamais, d'une revue qui exprimerait ce*

qu'il y a de bon et de vraiment neuf dans notre génération. » Il a vu Fernand Mazade, « un très excellent homme, que nous pouvons trouver un peu trop classique peut-être », et Leblond lui a « pris un poème pour le n° de décembre de sa revue "La Vie" ».

27 novembre 1917. Il se trouve, au moment où il écrit, « dans un secteur terrible, le plus dur du front français probablement, en avant d'une ville qui a été l'enjeu des combats les plus longs et les plus acharnés de cette guerre ». Il a reçu « une lettre tout à fait aimable de Robert de Souza » qui fera réciter son poème, « L'Aurore », lors d'une audition au bénéfice de la Croix-Rouge. Il parle de Francisco Contreras, qui « fait depuis longtemps la critique des lettres sud-américaines au "Mercure" », et qui désire adresser à Royère « une petite étude qu'il a publiée sur les écrivains de l'Amérique du Sud » ; par ailleurs, « il se propose de faire une étude sur [s]on petit recueil "Notre Passion" [Crès, coll. La Phalange, 1914] pour une revue de son pays ». Il recommande vivement le critique à Royère, « car il est plein de bonne volonté, et ce n'est pas un faiseur, ni un intrigant ».

27 décembre 1917. Il fait part à Royère des conditions de vie au front : « Quand on n'était pas dehors, on était entassé dans un abri où l'on n'avait pas de place pour s'asseoir et où, lorsqu'on était las d'être debout, on n'avait que la ressource de s'encastrier péniblement dans une espèce de cage à compartiments superposés qui s'appelaient des lits. / Là dedans, la nuit continuelle, et au-dessus, les marmites qui parfois s'acharnaient. Il y a quinze jours, un obus de gros calibre est tombé en plein sur un abri situé à 50 mètres du nôtre, l'a défoncé, enflammé et fait écrouler sur les soldats qui s'y trouvaient et qui, lorsqu'on a pu les déterrer, n'étaient plus que des cadavres affreusement brûlés. » Il a reçu une lettre de Contreras qui dit avoir vu Royère à la Closerie [des Lilas].

17 janvier 1918. Il n'a pas eu de nouvelles de Royère depuis longtemps et s'inquiète de savoir si sa dernière lettre de décembre (voir précédente) lui est bien parvenue. Il s'attend à être affecté bientôt « dans un secteur (bien mauvais celui-là) qu'[il] connaît déjà », affectation qu'il attend « avec sérénité ».

150 €

MEYLAN Pierre (1908-1974). C.A.S. (Paris, 2 avril 1949. 14 lignes + signature. – 15 x 10,5 cm).

De passage à Paris, le musicien et musicologue suisse demande un rendez-vous à Jean Royère afin de le remercier « de vive voix de l'accueil [qu'il a] fait il y a quelque temps à [s]on article sur le musicisme » : « Comme le mouvement dont vous êtes le chef incontesté me passionne, je serais fier de pouvoir en parler avec vous, si je ne vous opportune pas. »

15 €

MICHEL Victor (18xx-19xx). 3 L.A.S. (Nancy, 25 novembre 1906. 8 pages. – 11,2 x 17,6 cm ; Nancy, 3 décembre 1906. 4 pages. – 11,2 x 17,6 cm ; Nancy, 23 décembre 1906. 4 pages. – 11,2 x 17,6 cm)

Belle et intéressante correspondance adressée par un proche de Georges Duhamel et des « abbés » de Créteil, qui sera vice-président de la Ligue de l'Enseignement, au directeur de *La Phalange*.

25 novembre 1906. Michel remercie Royère de sa lettre franche qui lui permet « *d'envisager avec plus de sûreté l'opposition, déjà pressentie quelque peu, par les quelques rares fragments mis à [s]a disposition par [s]on ami [Louis de Gonzague] Frick, de [son] art poétique et de la conception de Duhamel et de ses amis* ». Il se dit en désaccord avec le jugement du directeur de *La Phalange* et prend la défense de son ami Duhamel : « *Je me plais à voir dans ce jeune poète un peu plus qu'un "écho maladroit" ; si sa forme se ressent des procédés nouveaux [...] d'un Ghil par exemple, pour ne citer que ce grand nom ; si elle a su profiter des perfection acquises et des innovations dernières, faut-il s'en étonner et surtout s'en plaindre ? [...] Mais aussi elle ouvre des espoirs très vastes, parce qu'originale, l'adaptation, personnelle, quoique, dites-vous maladroite, parce que non voulue par dilettantisme alexandrin, comme tant d'autres, hélas, plus actuellement honorés procédés, mais parce que reconnue nécessaire et adéquate au génie. [...] La poésie est moins un art qu'un don, moins un moule qu'un métal, moins une enveloppe qu'une matière, moins une coupe qu'une liqueur. [...] Or voilà ce qui, en Duhamel, m'a fait pousser ce cri, plutôt cette reconnaissance "Enfin un Poète !"* » Il ne souhaite pas remettre en cause « *les grands et les maîtres* » parmi lesquels il compterait Royère s'il ne lui écrivait, mais veut mettre en lumière « *les révélations récentes* » : « *René Arcos, Ch. Vildrac et [...] tant d'autres, tous également persuadés et sincères, mais non également doués.* » Michel voit en Duhamel le poète le plus lyrique et prometteur de la génération nouvelle : « *Duhamel, à larges et rythmiques enjambées gravit la rampe, et de place en place, se retourne et chante.* » Le Nancéen n'a pas l'intention de convaincre Royère, mais il serait « *très heureux si, par [s]on insistance, [il l']avait amené à le relire* ». Il finit sa lettre en remerciant son correspondant pour les numéros des *Écrits pour l'art* qu'il lui a fait passer par l'intermédiaire de Frick ; il espère pouvoir lui parler prochainement de ses *Eurythmies* et lui envoie quelques adresses pour de possibles abonnements à *La Phalange*.

3 décembre 1906. Il adresse à son « *cher Maître, [...] expression malheureusement un peu banale par l'usage, mais au fond belle et juste, puisqu'elle traduit, chez [lui] du moins, un sentiment sincère* », ses remerciements pour sa « *longue et bienveillante* » réponse à sa « *défense de Duhamel* » [voir lettre précédente] ; cette dernière lui « *a redonné confiance en [s]on admiration que [sa] condamnation sommaire avait un peu troublée* » : « *Je suis heureux, croyez-moi, de sentir qu'il n'est pas de barrière certaine entre l'art délicat et purifié de vos poèmes et la poésie un peu fumée encore, je l'accorde, mais sincère et spontanée de mon ami. Aussi, quand vous me dites qu'il vous paraît doué me faites-vous le plus précieux des éloges.* » Il demande à Royère d'excuser « *chez un jeune homme, qui n'a pas de prétention littéraire, l'admiration pour un talent imparfait peut-être* ». Il le remercie ensuite pour le dernier numéro de *La Phalange* (novembre 1906) : « *Je l'aime sincèrement comme une amie, depuis qu'elle s'est parée des poèmes de notre cher [Léon] Tonnellier [« Harmonie » et « Octobre »], et qu'elle m'apporte chaque fois des souvenirs*

chers. Le poème de Vildrac [*Parabole*] m'a causé également un beau plaisir, et il est digne et des plus parfaits. Il me semble qu'il éliminera de plus en plus les légères défaillances qui, çà et là, gâtent un peu ses poésies les plus réussies, si souples, d'autre part, et si humaines. » Michel lui est reconnaissant de lui avoir annoncé l'envoi prochain de ses *Eurythmies* et lui adresse quelques nouveaux noms de personnes « qui se sont prises à aimer *La Phalange* très sincèrement ».

23 décembre 1906. Il s'excuse d'accuser réception avec retard des *Eurythmies* : « Je m'étais convaincu par un coup d'œil rapide, que j'avais affaire à un livre qu'on ne lit pas au café, en fumant un cigare. » ; et commente le recueil de Royère : « C'est le jeu lointain et infiniment long de l'écho dans les montagnes ; les spirales [...] évanescentes d'une fumée très bleue et très lente ; un coup d'aile silencieux dans [...] l'azur des régions où meurt l'individualité dans l'évanouissement des formes. » Il conclut en donnant un avis sincère : « Je ne vous tromperai pas en vous annonçant une admiration sans bornes, qui, peut-être, vous ferait sourire. J'avoue bien volontiers que ma pensée n'a pu encore, à force de jeûnes et de macérations, atteindre le degré d'ascétisme nécessaire et de rayonnante pureté, pour vous suivre dans les boréales prairies de l'abstraction sans regretter, parfois, les rayons solaires... »

Quelques rousseurs.

120 €

MONNIER Mathilde (1876-1954). L.A.S. (En-tête du « Vassar College / Poughkeepsie / New York », 18 avril 1932. 5 pages. – 13 x 16,5 cm).

« Avec quel ravissement j'ai reçu votre beau livre "*Masques*" [Frontons, Seheur, 1932] cher Monsieur Jean Royère. Je venais de passer trois heures en tête à tête avec Francis Jammes dans la bibliothèque que voici. En rentrant chez moi, je trouve votre livre en costume de voyage, sur ma table à écrire. Il voisinait avec le "*Poème de l'Atlantique*" de votre ami Armand Godoy, avec le *Florilège* de Paul Fort, être aimable entre tous, il voisinait avec *l'Arc-en-Ciel des Amours*, de Francis Jammes, arc-en-ciel, précédé d'une écriture altière et noble de mandarin... » L'enseignante et poétesse suisse, professant aux États-Unis, imagine, dans la suite de sa lettre, le dialogue entre ces quatre volumes : « Ont-ils pleuré la douce terre de France ? Ont-ils senti que la terre d'ici tremblait et que l'heure était grave ? Ont-ils tout simplement chanté le Hudson nonchalant... ? »

30 €

MORTIER Alfred (1865-1937). 3 L.A.S. (En-tête barré de « La Revue franco-américaine », Paris, 30 novembre 1929. 2 pages. – 21 x 27 cm ; Paris, 8 décembre 1929. 1 page. – 15,4 x 20 cm ; Paris, 26 août 1930. 3 pages. – 13,5 x 21 cm).

30 novembre 1929. Alfred Mortier accepte de recevoir des bulletins de souscription pour des abonnements à *L'Esprit français*, « mais Aurel [son épouse et femme de lettres tenant un salon réputé] ne reprenant ses réceptions qu'en janvier, ce n'est guère qu'à ce moment-là [qu'ils pourront] faire de la propagande [pour] ce

journal [...] *hautement littéraire* ». Il regrette néanmoins le « *format un peu exigü* » de la publication à laquelle il s'est abonné, découvrant, dans le n° 7, en Royère « *un polémiste redoutable* ». Il parle ensuite de son recueil [*Le souffleur de bulles*] qui vient de paraître : « *Georges Polti [...] m'a dit sur mes poèmes des choses tellement exaltées, que ma modestie est contrainte de les attribuer à sa fidèle amitié.* »

8 décembre 1929. Il envoie à Royère une « *autre chronique* » qu'il lui « *demande de vouloir bien faire passer en 1^{ère} page de l'Esprit français, et si possible en tête du journal* ». Il remercie son correspondant « *pour la gentille note annonçant Le souffleur de bulles* ».

26 août 1930. Mortier adresse ses condoléances à Royère qui vient de perdre son oncle, et se dit touché par ses félicitations pour la croix de la légion d'honneur qu'il vient d'obtenir : « *Ce sont les grandes associations littéraires qui ont bien voulu faire spontanément en ma faveur une demande.* » Il fait ensuite l'éloge de Royère : « *Je vous tiens, mon cher Royère, pour un véritable génie, car vos réflexions et méditations sur tel sujet quelconque dépassent de loin tout ce que je lis des autres. Vos pensées sont appuyées sur une culture profonde, et on sent qu'elles vous viennent avec cette aisance qui est, je le répète, le privilège du génie, mot que je n'emploie pour personne, sauf pour Aurel (génie animique) et Georges Polti (génie mystique et pythagoricien), et peut-être encore un ou deux autres de ce temps, tels que André Suarès.* » Il lui annonce l'envoi de places pour sa pièce *le Divin Arétin*, « *le plus grand effort de [s]a carrière et une affirmation d'art méditerranéen* », qui va être représentée dans une quinzaine de jours au Théâtre des Arts : « *Ma pièce est une résurrection scrupuleuse de cette Renaissance italienne, que j'ai passionnément étudiée, autour d'un personnage central, l'Arétin, qui a de quoi vous divertir, car il est assez extraordinaire.* »

45 €

NEVEUX Pol (1865-1939). C.A.S. (Carte de visite autographe. Bernauville par Offranville, [été 1931]. 7 lignes + signature. – 10,6 x 8,9 cm).

Il remercie chaleureusement Royère pour l'envoi de *Denise* (Marcel Seheur, 1931) : « *Que de belles heures de plénitude et de lyrisme je vais vous devoir !* »

15 €

ODILÉ Claude (1881-1957). 2 L.A.S. (Strasbourg, 3 juillet 1955. 1 page. – 13,4 x 21 cm ; Strasbourg, 20 juillet 1955. 2 pages. – 13,4 x 21 cm).

3 juillet 1955. L'écrivain alsacien, collaborateur de la première *Phalange*, écrit à Royère après être resté longtemps sans lui donner de nouvelles, pour l'informer de la publication de *Rencontres* « *dans les dernières Nouvelles d'Alsace* » : « *L'une de ces chroniques vous est consacrée – in partibus – ainsi qu'à John-Antoine Nau.* » Comme il n'a pas son adresse, il lui écrit à la Société des gens de lettres.

20 juillet 1955. Il lui adresse les articles mentionnés ci-dessus : « *Il y a quelques 35 ans que nous ne nous sommes "rencontrés" ! Mais le temps ne fait rien à l'affaire, ainsi qu'en témoignent ces deux chroniques (ou rencontres) [...]. Dans la vie de ces méditatifs que sont les poètes de telles rencontres sont primordiales. Elles orientent parfois toute une carrière – vers un peu plus – ou un peu moins – de poésie. C'est dans les rencontres de Henri Martineau et de Thomas Mann que se situe la rencontre que je fis de Jean Royère et de John-Antoine Nau.* » Il ajoute quelques mots sur ce dernier et prend congé de Royère en l'assurant de son « *amitié reconnaissante* ».

30 €

PÉRIN Georges (1873-1922). L.A.S. (Paris, 20 janvier [1909]. 1 page. – 11,3 x 17,5 cm).

« *Très pris ces temps derniers par le bureau et le concours médical dont [il s']occupe en ce moment encore* », le collaborateur régulier de *La Phalange* n'a pas pu aller le voir et lui envoie le poème qu'il « *[se] proposait de [lui] porter* », probablement « *La ligne en l'Aube* » qui paraîtra dans le n° 32 du 20 février 1909. Il a reçu « *La Phalange – moins chargée de chroniques, cette fois – ce qui est meilleur* » ; le numéro lui « *semble très intéressant* ».

25 €

PFEFFEL Yvonne de (1883-1958). L.A.S. (Paris, 8 mars 1952. 2 pages. – 13,4 x 23,5 cm).

La joueuse de tennis, championne de France à deux reprises (1905-1906) du double mixte, dont on ignore comment Royère fit sa connaissance, s'excuse de « *ne pas avoir pu répondre plus tôt à [sa] si délicate pensée de [lui] avoir offert ce ravissant tirage à part dédicacé* », probablement le tiré à part de *Pérennité de Ronsard*, paru dans *Quo Vadis*.

15 €

PICARD Gaston (1892-1962). Lettre dactylographiée, avec quelques mots autographes, signée. (En-tête de « *La Gazette des Lettres* », Paris, 4 juillet 1950. 1 page. – 20,4 x 27 cm).

Le prince des enquêteurs adresse à Royère la lettre-circulaire d'une nouvelle enquête, bientôt ouverte dans *La Gazette des Lettres*, à propos des Histoires de la littérature française contemporaine dont la publication semble être à la mode ces temps derniers et qui sont à l'origine de querelles : « *Tel auteur pourtant célèbre n'est pas même nommé ; tel autre est relégué au dernier plan ; tel autre encore est violemment critiqué, etc.* » Le texte de l'enquête pose donc à ses destinataires les questions suivantes : « *Estimez-vous que ce qui est dit de vous, de votre œuvre, dans les récentes "Histoire de la Littérature Française", donne une idée juste de vos tendances, de vos intentions, etc. ? Sinon, que faudrait-il dire pour renseigner utilement les lecteurs de ce genre d'ouvrages ?* » Les réponses sont à renvoyer

avant le 20 juillet. Gaston Picard ajoute, de sa main, à « *l'expression [dactylographiée] de [ses] sentiments très empressés* », celle « *de [s]es bien affectueux souvenirs* ». L'enquête, intitulée « La grande bataille des "Histoire de la littérature française" » paraîtra dans le n° du 19 août 1950 de *La Gazette des Lettres*.

30 €

PIÉRARD Clovis (1896-1974). 2 L.A.S. (Mons, 29 décembre 1951. 3 pages. – 13,7 x 19,7 cm ; Mons, 3 juin 1955. 3 pages. – 13,7 x 21,1 cm).

29 décembre 1951. Le journaliste belge, et auteur du *Musicisme de Jean Royère* (Auguste Blaizot & fils, 1937), adresse à Royère ses « *vœux les meilleurs et les plus fervents [...] au seuil de l'an nouveau* ». Il a été « *extrêmement heureux de [le] revoir, surtout en excellente santé* » et se réjouit « *de savoir [qu'il n'est] pas isolé depuis [son] deuil cruel [la mort de son épouse] et que de chaudes sympathies [l']entourent* » : « *Et vous avez repris votre belle plume de Poète ! J'ai hâte de voir les nouveaux "Frontons" !* ». Il attend, de sa part, « *la documentation pour la "Suite à Jean Royère"* », probable article qu'envisageait alors d'écrire Piérard. Ce dernier donne des nouvelles de sa santé après l'accident d'autos dont il a été victime à Bruxelles.

3 juin 1955. Piérard, qui tutoie désormais son « *cher et grand ami* », lui souhaite un « *bon anniversaire* ». Le lendemain, Royère devait fêter ses 84 ans : « *En recevant cette lettre, tu commenceras un nouveau cycle [...] ; c'est pourquoi je t'apporte – à défaut d'autres fleurs ! – un fervent bouquet de pensées que nous réunissons pour toi en te souhaitant un très heureux anniversaire.* » Piérard donne ensuite des nouvelles de sa femme, de ses enfants et de sa santé qui « *est passable* ». Il regrette que son voyage à Paris ait été remis à plus tard, car il aimerait le revoir ; mais il parle de lui avec « *le cher Ch. André Grouas* » qu'il « *rencontre de temps en temps* ».

35 €

PIERREFEU Jean de (1883-1940). L.A.S. (Paris, 13 avril 1908. 2 pages. – 11 x 15,7 cm).

Le journaliste, « *chargé par le journal L'Opinion de faire une enquête sur les "Jeunes Revues", ces laboratoires mystérieux où se préparent la littérature et les idées de l'avenir* », écrit à son « *cher confrère* » pour lui demander de lui envoyer, « *après avoir consulté [ses] amis, une petite profession de foi* » indiquant : « *1° Les maîtres défunts ou contemporains que vous admirez plus particulièrement et auxquels vous vous rattachez. / 2° Le sens de votre initiative et le but de vos efforts, et d'une façon générale vos idées littéraires, artistiques, philosophiques, sociales et à la rigueur politiques. / 3° Laquelle des écoles existantes vous semble avoir les suffrages de la jeune littérature, ou pensez-vous qu'il s'en élabore une destinée à un avenir glorieux ?* » L'intention de Pierrefeu est de « *pouvoir établir quelques mentalités de jeunes littérateurs modernes* ».

40 €

PILON Edmond (1874-1945). 2 L.A.S. (Paris, 12 février 1907. 1 page. – 11,2 x 17,5 cm ; Paris, 28 décembre 1907. 2 pages. – 11,1 x 17,2 cm).

12 février 1907. Sur les conseils de son ami Tristan Klingsor, Pilon adresse « *quelques pages à la Phalange [...] ces feuilles sèches dans l'herbier* » dont il souhaite recevoir des épreuves avant insertion. La contribution de Pilon paraîtra en tête du n° 9 (15 mars 1907) de la revue.

28 décembre 1907. Pilon fait l'éloge de *Sœur de Narcisse nue* : « *Vous m'avez procuré le plaisir [...] de retrouver les sonorités qu'Hérodiade et l'Après-midi d'un faune m'avaient jadis apprises. Mais, à la richesse de vocables déjà connus, une personnalité délicate ajoute une prolongation musicale heureuse, une suite habile d'images.* » Il ajoute que Royère pourra retrouver ce témoignage d'admiration dans « *l'Almanach des Lettres françaises édité annuellement par Sansot* ».

35 €

PORTELA Severo (1875-1945). C.A.S. (Carte de visite autographe, ca novembre 1907. 14 lignes + signature. – 9 x 11,3 cm).

L'écrivain portugais et collaborateur de la revue de Royère, pour laquelle il donna « Le Portugal intellectuel » dans le n° 12 (15 juin 1907), salue son « cher Camarade » dont *Sœur de Narcisse nue* va bientôt paraître. Il propose à *La Phalange* d'éditer son recueil : « *Ce serait très flateur (sic) pour moi être inscrit au nombre des écrivains édités par la "Phalange". Si cet honneur peut m'être accordé, je le ferais avec mon livre "Serre d'Exil".* »

25 €

PRÉVOST Marcel (1862-1941). L.A.S. (Paris, 27 février 1935. 1 page. – 11,5 x 17,5 cm).

Le romancier doit s'absenter quelques jours en Gascogne, mais il sera de « *retour le mardi 19 mars, à la Revue de France [qu'il dirige], de 10h à midi* » et sera « *charmé de causer* » avec lui.

10 €

PRIST Paul (1882-1953). L.A.S. (En-tête du rédacteur en chef de la revue hebdomadaire illustrée « Voir et Lire », Paris, 21 juin 1929. 2 pages. – 21 x 27 cm).

Belle lettre d'hommage à John-Antoine Nau après la réception de deux volumes, probablement *Archipel caraïbe* et *En suivant les goélands* : « *Vous dites juste : avant tout, surtout, Nau est poète. Je ne l'ignorais certes pas, ayant gardé dans mon souvenir le rythme de ses poèmes lus autrefois et récemment. J'en avais aimé l'élan, la saveur des images, ce frémissement intérieur qui nous touche jusqu'aux fibres les plus intimes. En parcourant cette nuit "En suivant les Goélands" non seulement cette sensation s'est accrue, mais j'ai eu la perception – peut-être est-ce une*

erreur – d'une fraternité qui m'unit à lui. C'est vous dire que mon admiration a augmenté – de toute ma joie de me sentir – ou de me croire – de sa parenté, de la grande famille où il tient une place si invincible, en tête, en avant... » Jean Royère collaborera au numéro (avril 1932) que *La Nervie* consacrera au poète belge, voyant en lui un « musiciste », c'est-à-dire un poète de la famille de Nau.

25 €

PUY Michel (1878-1960). L.A.S. (Paris [16, rue de la Procession, XV^e], 3 novembre 1916. 1 page. – 13,5 x 20,5 cm).

Il vient de recevoir « *le livre de Louis de Gonzague Frick [Sous le bélier de mars, éd. de La Phalange, 1916]* » après avoir « *reçu précédemment celui de Mandin [Notre passion, éd. de La Phalange, 1916]* ». Puy, qui fut l'un des directeurs de la revue *L'île sonnante* et un collaborateur de la revue de Royère, se plaint que « *la guerre [l]'a empêché jusqu'à ce jour de faire part de [s]on changement d'adresse, ce qui [l]'expose à ne pas recevoir les lettres ou livres qu'on [lui] envoie* ».

20 €

RAIS Jules [?] (18xx-19xx) [Député ou bibliothécaire de la bibliothèque de la Chambre des Députés. L.A.S. (En-tête de la « Chambre des Députés », Paris, 23 octobre 1906. 3 pages. – 13,4 x 21 cm).

Bien qu'il ait beaucoup d'amitié pour M Georges Lévy et que la revue de Royère qu'il a « *commencé à lire [lui paraisse] très brillante* », il ne peut s'y abonner car il est « *déjà surchargé de tant d'obligations qu'il n'y puit suffire* » dépensant « *temps et argent* » dans « *l'action internationale à laquelle [il] participe* ». Il lui propose néanmoins ses services s'il peut lui « *être bon, autrement, en quelque chose* ».

15 €

RAY Marcel (1878-1951). L.A.S. (Montpellier, 20 juin 1911. 1 page. – 13,5 x 18cm).

L'ami d'enfance de Larbaud remercie Royère « *pour [son] appréciation trop bienveillante de la mince contribution [qu'il a] fournie à la Phalange* » – probablement les comptes rendus de *Le Roman du malade* de Louis de Robert et de *L'école des indifférents* de Giraudoux, publiés dans le n° 60 (20 juin 1911). Il sera à Paris bientôt et lui demande de lui « *envoyer un mot chez Valery Larbaud, 152, boulevard Montparnasse pour [lui] faire savoir à quelle heure [il a] des chances de [le] rencontrer chez [lui]* ».

20 €

RHODES Solomon Alhadef (1895-1978). L.A.S. (En-tête du café-restaurant « Le Royal », Paris, 11 avril 1932. 2 pages. – 13,2 x 18,2 cm).

L'Américain, futur auteur d'ouvrages de référence sur Nerval et Baudelaire, écrit à Royère pour lui demander un rendez-vous : « *C'est pour un critique qui cherche à voir clair dans cette "selve obscure" le "chemin de Bagdad". [...] Je suis très désireux de parler un peu poésie avec vous pour avoir un reflet de vos lumières pour me guider dans mes travaux.* »

15 €

RIZZI Alda (1881-1960). L.A.S. (Milan, 21 mars 1934. 4 pages. – 14 x 17,8 cm).

Longue lettre en italien de la poétesse au sujet de sa traduction du livre de Royère, *Le Musicisme sculptural* (Messein, coll. « La Phalange », 1933), qui paraîtra également chez Messein, et dont elle attend le deuxième jeu d'épreuves. Alda Rizzi aborde la question du service de presse et craint des ventes limitées, le marché de la librairie en Italie connaissant une crise profonde.

30 €

ROGER-MARX Claude (1888-1977). L.A.S. (Paris [83, rue de Monceau], 1^{er} semestre 1912. 1 page. – 12,2 x 16,5 cm).

N'oubliant ni « *les bonnes paroles que, parmi les premiers, [il lui a] si amicalement données* », ni sa première contribution à *La Phalange* quatre ans plus tôt, il lui adresse « *quelques poèmes* ». Il s'agit probablement des quatre poèmes (« Strophes à Hélène », « Les Rideaux », « Plaintes d'Ariadne » et « Les petites sépultures ») qui paraîtront le 20 juin 1912 dans le n° 72 de la revue.

20 €

SADIA LÉVY Rachel. Fragment de L.A.S. à Marie Royère. (Oran, ca 1941-1944. 4 pages. – 13,4 x 18 cm).

Quatre dernières pages d'une lettre adressée à l'épouse de Jean Royère par l'épouse de l'écrivain oranais Sadia Lévy, qui fut un des premiers amis et collaborateurs littéraires de Royère, codirigeant avec lui et René Ghil les *Écrits pour l'art* (n^{lle} série), et qui tint un salon parisien fréquenté, entre autres, par Apollinaire et Max Jacob avant la première guerre mondiale.

Rachel Sadia Lévy parle de la vie quotidienne à Oran, de Georges, le frère de Sadia, mobilisé comme capitaine : « *Oran n'a rien perdu de son animation au contraire, il y a un va et vient de troupes, beaucoup de marins, beaucoup d'aviateurs. Les cafés sont pleins de monde, et les cinémas surchargés d'amateurs !* » Elle a eu « *quelquefois des nouvelles de M^{me} Thibault (sœur de M^{me} Ghil [qu'elle] n'oublie pas)* » et d'Yvonne Jamati.

10 €

SCHIL J. (18xx-19xx). L.A.S. (Nancy, 12 novembre 1906. 1 page. – 11,2 x 18 cm)

Dans sa lettre, cet inconnu, probablement un potentiel abonné démarché par Louis de Gonzague Frick, accuse réception des « 4 premiers numéros de la "Phalange" » dont il a lu « avec beaucoup d'intérêt les articles ». Il regrette toutefois de ne pouvoir s'abonner car « [s]a profession [l']oblige à des déplacements et [il] préfère acheter [sa] revue chez un libraire ».

10 €

SOUCHON Paul (1874-1951). L.A.S. (Juillet 1906. 2 pages. – 11 x 17,5 cm).

Le poète remercie son ami « pour la savante et lucide critique du Dieu Nouveau que [lui] apporte la Phalange. Vraiment, une pièce gagne à être ainsi présentée, expliquée, soulignée dans ses intentions comme dans ses faiblesses. » Royère avait rendu compte de la tragédie de Souchon dans le premier numéro de la revue (15 juillet 1906). Souchon complimente le directeur pour sa revue qui « est très, très bien, dans son ensemble, comme dans ses détails, dans son aspect, comme dans son esprit », et regrette de ne pas voir son nom « parmi les collaborateurs ».

45 €

SOUDAY Paul (1869-1929). 2 L.A.S. (Paris [9, rue Guénégaud], 14 mai 1912. 1 page. – 13,7 x 18 cm ; Paris [9, rue Guénégaud], 17 mars 1928. Carte pneumatique. 1 page. – 7 x 11 cm).

14 mai 1912. Le critique littéraire du *Temps* réagit à une « réclamation » de Royère. Il se défend de n'avoir pas cité, dans sa petite bibliographie de Vielé-Griffin, ses collaborations dans *La Phalange*. En effet, « on [lui] fait le service d'une quantité de revues, [qu'il] lit ou parcourt toutes : on ne [lui] fait pas celui de la Phalange, pour laquelle [il n'a], d'ailleurs, que des sentiments d'estime et de sympathie ». Il conclut sa lettre : « Mais si vous voulez bien me faire envoyer *La Phalange*, je serais heureux de la lire régulièrement et de la citer à l'occasion. »

17 mars 1928. Il a « dû faire d'abord [s]on feuillet du *Temps* » mais fera le lendemain « sans faute [...] [son] *Dialogue critique* [qu'il pourra] faire prendre chez [lui] jeudi matin ». Depuis le n° 6 (novembre-décembre 1926), Souday donnait dans chaque livraison du *Manuscrit autographe* une chronique intitulée « Dialogues critiques » dans la section « Les fêtes françaises » de la revue. Sa collaboration s'arrêtera au 17^e numéro (septembre-octobre 1928).

30 €

SOUFFLET Edmond (1900-1981). L.A.S. (Brest, ca 1932). 2 pages. – 20,7 x 26,7 cm).

L'animateur du cercle universitaire brestois, qui fréquentait les milieux littéraires de la ville et Saint-Pol-Roux, proteste « contre les louanges hyperboliques » que son « *Maître* » a « accordées à [s]on article de *Cinégraph* », revue, dirigée un temps par Autant-Lara, et consacrée au cinéma, que finançait la famille Tarquis de Brest et dont Royère fut directeur littéraire : « Il se peut, puisque vous voulez bien

me le dire, qu'il soit l'étude la plus complète parue à ce jour sur votre œuvre : qu'il en soit ainsi est moins pour moi sujet de fierté que raison nouvelle d'incriminer une critique littéraire qui, de Paris, nous inonde de considérations presque uniquement commerciales, mais ignore l'œuvre grande, la pensée originale. [...] Je n'ai pu autant que je l'aurais voulu – mais *Cinégraph* n'est pas une revue purement littéraire – dégager ce qui me semblait être la philosophie du Musicisme [...] et j'ai oublié, par exemple, tout ce que la N.R.F. me paraît vous devoir, prolongeant, si je ne m'abuse, certaines activités de l'ancienne *Phalange*. (elle aurait pu, sans nul doute, y penser et le dire à l'occasion du prix Lasserre). » Soufflet encourage Royère à publier le tome II de son Musicisme : « Je rêve déjà à tant d'études passionnantes qu'il ne pourrait manquer de provoquer. »

35 €

SOUZA Robert de (1864-1946). 3 L.A.S. (1^{er} décembre 1906. 2 pages. – 12,5 x 20,2 cm ; Paris, 17 janvier 1907. 4 pages. – 13,5 x 21 cm ; 21 janvier 1907. 2 pages. – 13,5 x 21 cm).

1^{er} décembre 1906. De Souza s'adresse « à [s]on cher confrère » pour apporter des précisions sur l'envoi des « trois poèmes de *Fumerolles* », son recueil de 1894 : « Si vous n'avez pas écrit à M. Gregh comme vous me l'annoncez je crois la chose tout à fait inutile tout le monde étant libre de choisir dans un volume publié les extraits qui nous plaisent... » Royère avait demandé au poète l'autorisation de citer quelques-uns de ses vers libres dans son texte « Un manifeste symboliste » qui ouvrait le n° 7 (15 janvier 1907) de *La Phalange*.

17 janvier 1907. Le théoricien du vers libre remercie Royère pour ses éloges et revient sur sa théorie de la métrique et du rythme poétiques exposée dans son ouvrage *Où nous en sommes* (1906) : « Pour ce qui est de ce qu'il est convenu d'appeler "vers libre" il est bien vrai que le mauvais n'est point rare, mais cela vient aussi de ce que son imperfection se sent plus vite parce qu'il n'a pas comme les alexandrins suivis de corset qui le tiennent debout... [...] C'est en se fiant trop au simple développement *grammatical* qu'on perd de vue la construction lyrique comme la perdent les académiques par leur mécanisme purement scriptif – d'où de trop cursives facilités. » Il lui annonce l'envoi d'un article, « L'équivoque du classicisme » et lui demande de lui adresser « cinq ou six numéros de *La Phalange* » qu'il entend bien lui payer. L'article de Robert de Souza paraîtra en tête du n° 13 de la revue (15 juillet 1907).

[21 janvier 1907]. De Souza regrette d'avoir manqué la visite de Royère et le remercie pour les numéros de *La Phalange*. Il espère pouvoir passer le voir le jeudi suivant, si son départ en Touraine ne se fait que le lendemain.

Rousseurs éparses sur les lettres, avec petites déchirures marginales.

75 €

STROWSKI Fortunat (1866-1952). L.A.S. (Paris, 15 juin 1929. 1 page. – 17,7 x 22,9 cm).

Le critique remercie Royère pour l'envoi du dernier livre de Nau, *Archipel caraïbe* (Excelsior, 1929) et donne son appréciation sur l'auteur : « *Je crois comme vous que Nau était un des plus grands écrivains de ce temps, et je déplore sans cesse sa destinée.* »

20 €

SUARÈS André (1868-1948). L.A.S. (Paris, 12 février 1927. 3 pages. – 18 x 20,5 cm)

Belle lettre à l'encre rouge et à la graphie si caractéristique d'André Suarès qui s'adresse à Royère au sujet de la vente de quelques-uns de ses manuscrits : « *Il paraît, mon cher Royère, que Godoy vient de rendre visite à Émile Paul, et qu'il veut toujours les mns* ». C'est de nouveau, en tant que courtier, que Royère est ici interpellé. Suarès craint que la transaction, réalisée directement par Godoy avec l'éditeur Émile-Paul, ne porte un préjudice financier à Royère : « *il va de soi que votre part, chez Émile-Paul, sera celle que vous eussiez eu chez Blaizot.* » Suarès se dit son « *obligé, par ce que j'entends l'être* ». Il demande à Royère, son « *cher Provençal* » de l'avertir la veille s'il doit venir le voir.

Trace de pliure au milieu de la lettre qui dut être pliée en deux pour entrer dans l'enveloppe. Bel état.

70 €

THALY Daniel (1879-1950). 3 L.A.S. (Roseau, 20 juin 1914. 4 pages. – 11,5 x 18 cm ; Roseau, 23 septembre 1921. 8 pages – 13,3 x 16,7 cm et 11,3 x 15,2 cm ; Roseau, 11 mars 1924. 4 pages – 11,2 x 17,5 cm)

20 juin 1914. Il lui envoie « *les derniers cinquante francs dus à l'éditeur des Nostalgies [ed. La Phalange, 1913]* » et lui demande d'en excuser le retard. Il se plaint de n'avoir pas reçu de ses nouvelles depuis longtemps. Suite à un mot de Royère indiquant que son recueil ne connaissait pas le succès escompté, il a « *adressé un mot à Maurice Barrès pour rappeler l'ouvrage à son attention* ». Thaly se dit satisfait néanmoins du « *succès relatif obtenu par [s]on livre* » : « *Votre article, celui de Henri Hertz, des pages de Bocquet, Vaulx, etc. ont dit de mon livre tout le bien possible.* »

23 septembre 1921. Longue lettre du poète martiniquais à propos de John Antoine Nau : « *Par une coïncidence charmante, et due peut-être à la télépathie, nos deux dernières se sont croisées sur la mer portant l'une et l'autre un hommage spontané à la mémoire de notre cher défunt.* » Il a envoyé un poème à la revue *Belles Lettres* « *qui se termine sur un souvenir de Nau et de Lafcadio Hearn qui ressemblait à Nau par tant de côtés* ». Il a commencé à transcrire pour Royère « *quelques-unes des lettres de l'auteur de la Fée Viviane* ». Dans sa première lettre, écrit Thaly, « *Nau fait allusion à un poème intitulé "La petite île" [dédié à Alphonse Allais] [...] paru à La Plume (dirigée par Karl Boès) dans le 2^e supplément poétique de cette revue* » et qu'il n'a pas retrouvé « *lorsqu'il le rechercha pour ses Hiers Bleus* ». Thaly revient longuement, à la fin de son courrier, sur les ressem-

blances entre Nau et Lafcadio Hearn, citant un passage de « La petite île » suivi d'extraits de *Chita-Koroko Chita* [trad. : Marc Logé] de Hearn.

11 mars 1924. Daniel Thaly remercie Royère pour le « *chaleureux article [qu'il a écrit] à la Revue des Leblond [probablement La Vie] pour faire connaître [s]on dernier livre [L'île et le voyage : petite odyssee d'un poète lointain]* », article dont « *la fin est remarquable* ». Il revient sur le mot « mysticité » employé par Royère : « *Oui, l'élan mystique est un des plus beaux et des plus nobles en poésie.* » Le Martiniquais s'ouvre à son correspondant de son souhait de revenir en France pour quelques mois et conclut en le remerciant « *de tout ce [qu'il lui dit] de Larbaud et de ses bonnes intentions au sujet de [s]es livres. C'est un bel écrivain et [il] serai[t] fier s'il s'intéressait vraiment à [s]es poèmes.* »

90 €

TILLAC Charles (18xx-19xx). 2 L.A.S. (Carte pneumatique. Paris, 24 mai 1922. 1 page. – 11 x 14 cm ; Paris [80 rue du Moulin Vert], 5 octobre 1929. 2 pages. – 15,5 x 21 cm).

24 mai 1922. Tillac demande à Royère, pour boucler le prochain numéro de *Plume au Vent*, qu'ils codirigeaient avec André Mora, un poème, et l'adresse de Xavier de Magallon. L'imprimeur de la revue a sans doute accordé un délai de paiement : « *Juglard redevient doux, doux... Il s'excuse, et promet P[lume] au Vent pour dimanche...* » ; ce sera le dernier numéro.

5 octobre 1929. Il remercie Royère pour tout ce qu'il fait « *au sujet d'Essai de Joie* ». Il lui demande de traiter lui-même avec Messein (qui éditera le volume) et accepte le montant de 1500 francs correspondant aux frais d'édition qu'il règlera en novembre, faisant de grosses dépenses en ce moment pour *L'Émeute*, son roman en préparation. Il paiera Royère « *avec [s]es disponibilités personnelles pour éviter à [s]a femme de modifier son plan de dépenses musicales pour cet hiver.* »

35 €

TONNELIER Léon (1867-1938). L.A.S. (Novembre 1906. 2 pages et une coupure de presse. – 12,5 x 16,5 cm).

Le poète nancéen remercie en Royère « *le Directeur, l'artiste au verbe élu, qui cherche & se découvre un frère en poésie* » et rend hommage à ses vers qu'il a lus dans les *Écrits pour l'art* (« *surtout dans ce poème évocateur d'automne, dont chaque alexandrin, tel un cygne blessé, chante immortellement la feuille qui frissonne, se détache, tournoie & râle au vent glacé* ») et dans son recueil des *Eurythmies* « *qui déroule en cortège un beau chœur émouvant de symboles très purs* ». Il donne des nouvelles de Louis de Gonzague Frick : « *en capote bleue & pantalon garance, mange force gâteaux chez Keller, pâtissier, mystifie [...] et jouit de la muse...* » Tonnelier donne son avis sur *La Phalange*, dont le dernier numéro (15 novembre 1906) avait publié deux de ses poèmes (« Harmonie » et « Octobre ») : « *La revue est superbe & tout la glorifie. Je m'y sens fier des noms auxquels je suis lié.* » Il conseille à Royère d'en faire le service à la Bibliothèque de

Nancy et d'en déposer des numéros à la librairie Grosjean Maupin. Il lui envoie « Nocturne », « où, selon l'esthétique palpite l'harmonie éparse en [s]on cerveau », poème qui paraîtra dans le n° 6 (15 décembre 1906).

Jointe à la lettre : coupure de presse « Bibliographie lorraine : Léon Tonnelier » qui mentionne sa collaboration à *La Phalange*.

40 €

TRICOU Charles (1903-19xx). 4 L.A.S. (Aniane, 26 janvier 1953. 3 pages. – 21 x 27 cm ; Aniane, 12 février 1953. 3 pages. – 21 x 27 cm ; Aniane, 23 février 1953. 1 page. – 21 x 27 cm ; Aniane, 9 mai 1953. 1 page. – 21 x 27 cm). + 7 poèmes autographes, recopiés sur 3 pages pour Jean Royère le 14 janvier 1953.

7 poèmes autographes « recopiés pour Jean Royère ». Les sept poèmes sont intitulés : « Ici », « Demandé aux fleurs des champs », « Le Poème et la Fleur », « La Rivière », « Cet autre chemin », « Chanson du coureur des bois », « D'un poète ».

26 janvier 1953. Tricou a été très touché par la lettre de Royère accueillant les sept poèmes précédents : « *J'étais loin de croire, en vous écrivant, le 14, qu'un Jean Royère se dirait mon "admirateur sincère".* » Sur la demande du « *cher Maître* », il lui parle de son parcours et de sa vie : « *J'ai toujours eu le goût d'écrire, et, modeste employé à Paris, j'employais tous mes loisirs à me former ; ma journée de travail commençait à 3 heures du matin, et je passais à la Bibliothèque Nationale le temps de mon déjeuner. J'ai mené ce train pendant treize ans, puis je suis tombé malade, et – grâce à ma sœur, la Maladie – j'ai pu réaliser mon rêve : réduire au minimum mes dépenses, me retirer dans ma maison natale et me consacrer à la poésie. [...] Je n'ai pas perdu mes habitudes matineuses [...] Ma quasi solitude et ma pauvreté ne me pèsent guère, je fais de longues courses à travers une campagne mesurée mais très belle, et lorsque le soleil illumine ma chambre sans feu, lorsque des amis, des pairs ou des aînés comme vous me disent leur sympathie, alors, mon cher Maître, il n'est pas au monde un homme plus heureux.* » Il est, à ce jour, l'auteur de deux plaquettes, dont la première [*Apporté par le vent*, 1949] a obtenu en 1950 le Prix de la Revue Neuve, et dont la seconde [*Sur une flûte de berger*], qu'il envoie à Royère, a reçu un des « *lauriers verts du Prix de la Méditerranée* ». Il travaille actuellement « *à un récit, une manière de roman repris pour la huitième – et dernière – fois* ».

12 février 1953. Le poète, touché par la sollicitude de Royère qui le priait de ménager sa santé, ne suivra pas ses « *affectueux conseils* », car il est « *habitué au régime des levers matineux* » : « *Ma privation la plus dure est la suspension de mes longues courses à travers les collines ; je me l'inflige depuis qu'il m'a fallu me remettre à mon travail de prose.* » Il rassure son correspondant qui s'inquiétait de paraître adopter le « *ton pédant d'un maître d'école* » : « *Vous parlez en Maître – en chef d'école, et avec une expérience, une assurance, une allure, et une amitié, excluant tout pédantisme.* » Il souhaiterait connaître mieux sa théorie du Musicisme et ses œuvres, et le remercie de sa « *bonne opinion de [s]a "Flûte de berger"* ».

23 février 1953. Charles Tricou remercie son « *cher Maître et grand ami* » de sa lettre et de son livre, *Le Musicisme sculptural*, que Royère lui a dédié. Il a demandé à Messein *Orchestration et Clartés sur la poésie*.

9 mai 1953. Il remercie Royère pour l'envoi de la « *belle photographie, à laquelle ne manque [...] qu'une dédicace, mais qui, telle qu'elle est, rayonnera bientôt sur un des murs de [s]on grenier – tour d'ivoire* ».

35 €

VIEIL-NOË Édith-Aimée (1872-1936). L.A.S. (Paris, 24 janvier 1925. 2 pages. – 15,5 x 20 cm).

La sculptrice s'excuse de n'avoir pas remarqué, lors de la visite de Royère le lundi précédent, qu'il portait « *la croix qui depuis bien longtemps [lui] était due* ». La nouvelle vient de lui en parvenir « *par un journal d'Aix* ».

15 €

VIERGE Pierre (18xx-1944). L.A.S. (Paris [159, boulevard Saint-Germain], 29 mars 1908. 3 pages. – 11 x 17,5 cm).

Le poète, proche des fantaisistes, remercie Royère de l'envoi du dernier numéro de *La Phalange* « *où sont insérées les notations de [s]on ami Francis Carco* » et lui rend grâce de ce qu'il lui a écrit « *à propos de l'article de Carco encore sur [s]es romans, déjà anciens* ». Il serait comblé de recevoir les nouveaux numéros de la revue et de le connaître. « *Fort malade* », il doit prochainement « *rentrer dans [une] maison de santé qui [l']attend et d'où [il] sortira remis en état de vivre ou "les pieds devant" c'est-à-dire définitivement guéri* ». Il souhaite faire part à Royère « *d'un désir qui [lui] tient à cœur* ».

35 €

VILDRAC Charles (1882-1971). C.A.S. (carton de correspondance avec adresse à l'en-tête : 12, rue de Seine – 11 novembre 1930. 2 pages [10 lignes et la signature] – 10,5 x 14 cm).

Vildrac accuse réception d'une lettre de Royère et du « *chèque de 1000 frs y inclus* », probablement pour son manuscrit d'un extrait de *La Brouille*, comédie en trois actes, paru dans le n° 29 (septembre-octobre 1930) du *Manuscrit autographe*. Il promet à Royère d'aller « *bavarder quelque jour avec [lui] à l'hôtel de ville, dès qu'[il sera] débarrassé de La Brouille, c'est-à-dire bientôt* ».

15 €

VOLLAND Gabriel (1881-1947). L.A.S. (19 février 1908. 2 pages – 10,7 x 17 cm).

Rare lettre de ce disciple de Heredia. Il vient de recevoir *La Phalange* et félicite Royère de son « *beau discours* » (« *Discours prononcé au Banquet de La Pha-*

lange », publié dans le n° 20 du 15 février 1908) tout en le remerciant d'avoir cité son nom ce soir-là. Il annonce la parution, fin mars, au Mercure de France, de son livre *Le Parc enchanté*. « *Les vers que je vous ai remis en font partie, et, dans un mois, ils ne seront plus inédits.* » Il s'agit des poèmes « Portrait » et « Nocturne » que Royère publiera dans la livraison suivante du 15 mars. Volland ajoute en *post scriptum* : « *J'ai une dizaine de lettres de notre cher Mallarmé. Quelque jour, si elles peuvent vous intéresser, je ferai un petit article à ce sujet.* » Il n'y eut, en dehors des poèmes mentionnés ci-dessus, aucune autre contribution de Volland à *La Phalange*.

40 €

§§§

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS

[Signature illisible]. L.A.S. (St Pol, 16 juin 1929. 4 pages. – 13,4 x 20,8 cm).

L'auteur de la lettre s'adresse à son « *cher ami* » pour le remercier d'avoir pensé à lui pour collaborer au journal littéraire qu'il s'appête à lancer, probablement *L'Esprit français* : « *Je serai heureux de vous envoyer de loin en loin quelques pages, quoique je me sois tenu bien à l'écart.* » Il consacre une grande partie de sa lettre à son fils Jean, dont Royère avait bien « *voulu s'occuper si amicalement* », et qui « *va entrer à L'Intransigeant ou plutôt va être attaché à la revue de ciné "Pour Vous" que dirige Alexandre Arnoux et qui dépend de l'Intransigeant* ». Il regrette de n'avoir pu aller serrer la main de son correspondant lors de son dernier séjour à Paris : « *Carco réunissait les collaborateurs d'un numéro spécial que lui a consacré Le Divan, et j'y ai assisté ; je me suis occupé par la même occasion de caser Jean au journal.* » Il finit en accusant réception du dernier livre de Nau, *Archipel caraïbe*, et en évoquant l'écrivain : « *Il y a longtemps [...] que j'avais admiré la verve comique des contes antillais de Nau. Cette verve est si rare qu'elle est généralement estimée comme le plus précieux des dons littéraires [...]. Merci d'avoir bien voulu m'envoyer ce livre posthume, que j'ai lu avec le plus vif intérêt et avec la fidélité du souvenir.* »

25 €

Charles Ci***. L.A.S. (Divonne-les-bains, 24 mai 1935. 4 pages. – 13,3 x 20,8 cm).

L'auteur de la lettre s'adresse à ses « *chers amis* » [le couple Royère] pour leur faire part de ses diverses mésaventures à Divonne où il a été renvoyé de l'Entreprise des Bains, et où il s'est retrouvé élu au conseil municipal après avoir menacé le vieux maire à 30 voix, ce qui semble avoir déplu à sa femme, sans doute restée à Paris.

10 €

[Signature illisible]. 3 L.A.S. (Nice [26 rue Marceau], 8 juin 1944. 3 pages. – 13,2 x 20,5 cm ; Nice, 28 mars 1946. 1 page. – au dos d'une enveloppe dépliée ; Paris, 25 août [ca 1950], 2 pages. – 13,5 x 17,7 cm).

8 juin 1944. Cet ami intime de Royère, qui le tutoie, écrit à son « *cher poète* » pour lui dire son inquiétude, ainsi que celle du peintre Louis Leydet (1873-1944), sa précédente lettre, d'il y a deux ou trois semaines, étant restée sans réponse : « *Ce n'est pas l'instant de perdre le contact, au moment où, parmi tant de vieux camarades, nous trois restons parmi les "rari nantes" dans cette maudite vallée de larmes.* » Il a rencontré un poète, M. [Paul-]Louis Aubert, « *d'ailleurs édité chez Lemerre* », qui lui a indiqué que Royère était « *le grand manitou chez Messein* ». Il revient à l'ami Leydet à qui il doit « *une pénible émotion* » puisque ce dernier s'est écroulé dans ses bras à la sortie d'un café : « *Je dus littéralement le porter presque chez lui, et le monter dans mes bras à son quatrième. Ce fut une émouvante alerte que je crus, un moment devoir être fatale. Enfin, ça va un [peu] mieux. Beaucoup de faiblesse toutefois. Ce matin, son premier mot fut : "Royère n'a pas encore répondu ?"* » [Leydet mourra quelques jours après cette alerte.] Il achève sa lettre en parlant de la « *situation tjs très tragique* » à Nice.

28 mars 1946. Sortant d'une « *atroce opération* », il écrit à son « *bien aimé poète* », rue Franklin, pour lui signaler qu'une « *exposition Louis Leydet se prépare à Aix qui l'ignore, comme elle ignorait Cézanne, Campra, Vauvenargues... etc... alors qu'elle encensait divers Thiers et autres Mignets* ». Étant dans l'impossibilité d'écrire « *un article adéquat [...] Mme Leydet veut donner des extraits [des lettres qu'il reçut de Royère où ce dernier] disai[t] ce [qu'il pense] de [leur] ami chéri* » : « *Alors, prends ta plume, fais une notice vibrante sur notre frère et envoie-le à Mme Louis Leydet.* » Il espère vivre suffisamment pour voir le deuxième volume des *Frontons* où il s'attend à un chapitre sur leur frère Louis. La fin de la lettre est presque désespérée sur la situation du pays : « *La France est évidemment maudite, comme nous l'avait démontré Léon Bloy. Nous sommes au-dessous de tout. À quoi servaient les beaux enthousiasmes de nos jeunesses, alors que nous communions en Cézanne & en Mallarmé ? Après que la Camarde nous aura délivrés, puissions-nous ne pas renaître français.* »

25 août [ca 1950]. Il s'adresse à « *Moun bravo pichaoun* » pour lui donner son adresse parisienne (l'hôtel Delavigne) et les heures où il se trouve au café (5, rue Gay Lussac).

40 €

[Signature illisible]. L.A.S. (Mirepoix, 31 juillet 1947. 3 pages. – 13,4 x 20,9 cm).

L'auteur commence par s'excuser d'avoir « *si mal reçus* » les Royère l'avant-veille de leur départ. Leur voyage « *a été excellent* » et le séjour le réjouit : « *Je m'abandonne voluptueusement aux joies du farniente. Je parcours les campagnes de mon enfance et j'y retrouve les ivresses de mes quinze ans. Jamais, je crois, je ne me rassasierai de mon pays dont les collines et les Pyrénées qu'on aperçoit tout*

près par temps clair, ont éveillé en mon âme le sentiment poétique. » Il travaille justement en ce moment « à une espèce de symphonie intitulée provisoirement "Nuits sur les collines d'Ariège" » : « Je tâche d'y évoquer sobrement, en écartant le sentimentalisme pleurnichard, une période particulièrement douloureuse de ma vie. » Il a emporté avec lui un recueil de Royère : « Stéphane Mallarmé et Jean Royère m'accompagnent partout. Sans le divin poète du Cygne et sans le maître d'"Eurythmies", je n'aurais jamais écrit que des vers de mirliton (ou pas de vers du tout). Tous deux, vous m'avez enseigné l'art de dire beaucoup en peu de mots, art auquel je m'efforce selon mes possibilités. »

25 €

[Signature illisible]. L.A.S. (17 février 1952. 2 pages. – 12 x 19,5 cm).

L'auteur de la lettre remercie Royère pour l'envoi d'Oran-républicain « contenant le bel article de Léon Rey sur Sadia Lévy », mort récemment : « Les vers cités de lui sont admirables. Et je ne possède plus rien de lui, tout m'a été volé par les Boches. »

10 €

[Signature illisible]. L.A.S. (Papier à lettre comportant un cachet représentant une chimère et l'inscription « Ex ire ». Dimanche. 1 page. – 13,8 x 21,9 cm).

L'auteur écrit à « Monsieur Royère » pour le remercier de « la bonté [qu'il a] de vouloir bien [lui] faire le service de [sa] revue et aussi de celle de [lui]insérer quelques-uns de [s]es paysages écrits ».

10 €

[Absence de signature]. Fragment de L.A.S. ([sd]. 1 page [le deuxième feuillet de la lettre dont manque la première partie]. – 13,4 x 21 cm).

*L'auteur mentionne *La Littérature de 1789 à nos jour* de Thibaudet, l'ami de Royère, qui « n'a même pas eu la gentillesse de [le] citer » : « Mais votre renommée ne s'en porte heureusement pas plus mal. » Puis il raconte une anecdote sur Valéry et les décades de Pontigny : « On croyait que le poète allait rendre hommage au maître du logis et vanter les intelligences qui se faisaient un devoir de répondre aux appels de Paul Desjardins : L'académicien trop adulé par les snobs laissa tomber ces mots : "Pontigny est un endroit où l'on se sert son petit-déjeuner soi-même." Si Charles du Bos grand pilier des décades de Pontigny était encore de ce monde comme il rirait d'une pensée aussi généreuse et aussi élevée. Pauvre Valéry qui ne trouvait pas chez Paul Desjardins un valet de pied pour lui verser un peu de lait et un peu de café et à qui l'exquise Madame Royère servait du poulet en guise de ragoût. »*

15 €

La rédaction de ce catalogue
des *Lettres adressées à Jean Royère*
a été achevée le 9 mars 2018.

© Mikaël Lugan

Mikaël LUGAN

4, avenue d'Auteuil – 64 140 LONS

Tél. : 06 82 01 66 91

mèl : harcoland@gmail.com